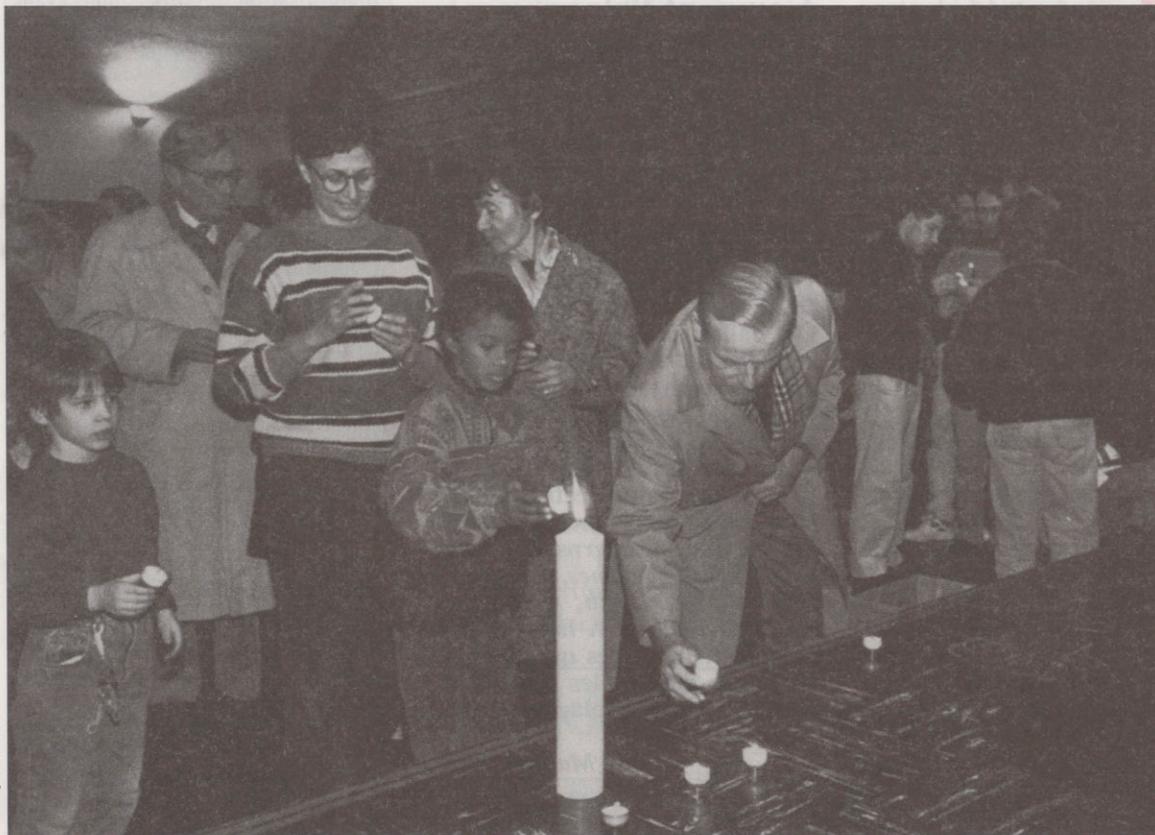


## Contestation et grève chez les postiers du 18<sup>e</sup>



### Parents et enseignants de la Goutte d'Or manifestent à nouveau

Ils craignent que les écoles du quartier soient trop petites à la rentrée prochaine pour accueillir tous les enfants.

- A la Chapelle, les parents occupent plusieurs heures l'école de la rue de l'Évangile

Page 5

### Un interprète d'arabe, kabyle et anglais à la poste de la rue de Clignancourt

Page 12

### Le centre de PMI rue Philippe de Girard : fermeture évitée mais il reste en sursis

Page 6

### La Grande Parade dans les rues de Montmartre

Page 3

### Chateau-Rouge : un programme de «rénovation de l'habitat»

Page 4

Au centre protestant de la Maison Verte

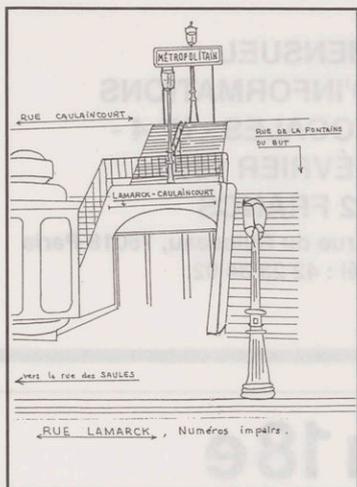
## Dossier : les religions dans le 18<sup>e</sup>

Catholiques, protestants, orthodoxes, musulmans, juifs, bouddhistes... La diversité des religions est une caractéristique du 18<sup>e</sup> arrondissement. Itinéraire à travers quelques lieux de culte.

Page 7,8,9

... et dans "18<sup>e</sup> magazine" :

- **Histoire : coup de feu au métro Barbès**
- Visite au musée Dali • «Mon Montmartre» par Roland Lesaffre, comédien
- Une algue tueuse rue des Fillettes • Le coiffeur des moins de 14 ans • Etc...



## Mieux signaler le métro Lamarck

Veillez trouver ci-joint un dossier que j'ai mis en route depuis déjà plusieurs années et relatif au métro Lamarck-Caulaincourt. Comme vous pourrez le constater, la RATP et les principaux élus de l'arrondissement sont au courant.

Il s'agit d'abord de la signalisation de l'entrée actuelle de la station, qui est difficile à trouver pour les gens étrangers au quartier. Le panneau «Métropolitain» situé en haut des marches, sur le trottoir de la rue Caulaincourt, n'est guère visible de cette rue. Peu visible également, rue Lamarck, le panneau «Métro». Enfin, aucune indication ne mentionne le nom de la station. Il faudrait donc déplacer un peu les deux panneaux et installer les indications au-dessus de l'entrée (voir croquis).

Il s'agit ensuite de poser des indications touristiques, avec fléchage, permettant une visite de la Butte Montmartre à partir de ce métro, par la rue des Saules et la rue Norvins.

Dans un avenir plus lointain, le percement d'une sortie supplémentaire place Constantin Pecqueur ne déparerait certainement pas le site. Le «trou» est d'ailleurs percé et communique avec l'arrière des caisses de la station.

Jean Laumière

M. Laumière nous a envoyé à l'appui de sa lettre un épais dossier. Nous le tenons à la disposition des

personnes intéressées par cette question.

## La prolifération des chantiers

J'ai apprécié ce que vous écrivez à propos de la prolifération des chantiers dans notre arrondissement. Justement, un chantier énorme vient de s'ouvrir dans une petite rue voisine de la mienne, la rue Picard, ébranlant tout le quartier, suspendant pour un an notre espoir de vivre dans le calme, mais pour le plus grand profit du capitalisme immobilier. Il est étrange de voir comment les Parisiens se résignent au développement cancéreux des chantiers dans leur ville, comme si c'était une fatalité. Et si ce n'était pas une fatalité ?

Christine Kwicien

Beaucoup de nos lecteurs, comme vous, se plaignent de chantiers ouverts ou en projet près de chez eux. Notre journal a fait écho aux protestations soulevées par certains d'entre eux. Il ne faut cependant pas se méprendre : il serait absurde d'être hostile par principe à tout chantier, à tout projet nouveau en matière d'urbanisme, d'habitat ou d'équipements publics. Telle n'est pas notre position. Une ville est un organisme vivant, qui a besoin de changer parfois. Si nous contestons certains projets, c'est en raison de leurs caractéristiques particulières, de leur inutilité ou de leur impact sur leur environnement ; pour prendre un exemple, il nous semble nuisible, dans le quartier des Abbesses, d'installer quatre ou six étages de parkings (qui se loueront ou se vendront fort cher) qui déboucheront sur l'étroite rue Véron. Par ailleurs, nous pensons que très souvent la concertation avec les habitants est insuffisante.

## L'antisémitisme n'est hélas pas mort

Le petit article sur Adolphe Willette, dans votre numéro 3, m'a appris quelque chose que j'ignorais et m'a étonné : je ne savais pas que ce dessinateur célèbre était un antisémite proclamé, et je suis surpris que ceux qui ont décidé de donner son nom aux jardins de

Montmartre aient négligé cet aspect de sa personnalité. Malheureusement les fantasmes antisémites, pour «ringards» qu'ils soient selon votre expression, n'appartiennent pas seulement au passé : ils sont encore bien vivants dans la tête de certaines personnes. Et on les voit apparaître souvent, par allusions claires ou par d'odieuses sous-entendus, dans des déclarations d'hommes politiques d'extrême-droite, tel M. Le Pen. Ils vont d'ailleurs de pair, généralement, avec des idées racistes touchant d'autres groupes de population. La lutte contre ces idées reste une nécessité.

Serge Vinarnick

## Les séances en VO du Gaumont Palace

Un complément d'information à votre article sur le Gaumont-Palace de la Place Clichy (dans le n°3) : dans les années 1955-60, il y avait un jeudi matin par mois, des séances de films anglais et américains en version originale pour les élèves des collèges de la ville de Paris afin de leur permettre de perfectionner leur anglais. On y allait en masse avec le prof, remplissant tout le cinéma, bien séparés comme à l'école de ce temps-là, les filles en bas, les garçons au balcon : grave erreur qui permettait aux garçons de nous jeter des projectiles divers et même de nous cracher dessus ! On y a vu des westerns, *Robin des bois*, *Tueurs de dames*, *Les quatre filles du dr March*, *Arsenic et vieilles dentelles...* A la sortie, on nous distribuait des questionnaires sur le film, on les remplissait et on gagnait des places de ciné, parfois.

Martine Lisier

## Les lumières du matin

Un de nos lecteurs, commerçant installé pas très loin du métro Marx Dormoy, nous signale une inexactitude dans notre numéro 3. Page 5, sous la photo, la légende indique : *Métro Marx Dormoy, 6 heures du matin*. «Ce n'est pas possible, nous dit ce lecteur, car à cette heure-là le café dont on aperçoit les lumières dans le fond n'est pas encore ouvert.»

Nos lecteurs ont décidément l'oeil à tout. Il s'agit d'une photo qui avait été prise quelques semaines auparavant. Le photographe se souvenait de l'avoir prise très tôt le matin, mais il est vrai qu'il n'avait pas noté l'heure précise. Il est donc très possible qu'elle ait été faite vers 6 h 45 plutôt qu'à 6 h précises. La prochaine fois, nous serons plus attentifs à mettre nos montres à l'heure exacte.

## INFOS PRATIQUES

### Où vous adresser pour faire établir vos papiers

Une antenne de la préfecture de police est ouverte à la mairie du 18<sup>e</sup> (place Jules Joffrin) tous les jours de 9 h à 17 h 30. On peut s'y adresser pour obtenir les papiers suivants :

- Carte d'identité (première délivrance ou renouvellement).
- Passeport (première délivrance ou renouvellement).
- Carte grise (première délivrance ou renouvellement). On peut également s'adresser au même endroit pour obtenir le certificat de non gage nécessaire en cas de vente d'un véhicule d'occasion.
- Sortie du territoire d'un mineur : les formalités nécessaires (attestation d'autorisation de la personne ayant autorité parentale) peuvent être effectuées à cette antenne.

Les attentes y sont relativement brèves (plus brèves qu'à la préfecture de police), les renseignements nécessaires sont fournis très clairement par des formulaires ou par les fonctionnaires du guichet d'accueil.

On trouvera également sur place une cabine pour faire des photos d'identité, et une photocopieuse à la disposition du public.

Mais :

-Les timbres fiscaux nécessaires pour certains papiers ne sont pas vendus par l'antenne de police. Il faut se les procurer soit dans un bureau de tabac (par exemple le bureau de tabac voisin de la mairie), soit dans une recette-perception des Finances. (NDLR : ce sera certainement un progrès le jour où l'antenne de la Préfecture sera habilitée à vendre ces timbres fiscaux... Suggestion faite aux administrations compétentes...)

-Les déclarations de perte ou de vol de ses papiers (attestations nécessaires pour leur renouvellement) doivent être effectuées dans les commissariats de quartier ou les brigades de gendarmerie avant de se présenter à l'antenne de la Préfecture de police à la mairie.

-Les permis de conduire (première délivrance ou renouvellement) ne sont pas délivrés à cette antenne ; il faut s'adresser au service spécialisé à la Préfecture de police (entrée de la Préfecture juste en face du métro Cité). (Même remarque que plus haut : ce sera un progrès le jour où l'antenne pourra également les délivrer. L'informatique ne le permet-elle pas ?)

-Les permis de chasse ne sont pas non plus délivrés par cette antenne ; s'adresser, là aussi, au bureau spécialisé de la Préfecture de police.

Pour tous renseignements complémentaires vous pouvez appeler le 36.67.22.22. (serveur vocal, 1,46 F la minute) ou, par minitel, le 36 14 code PARIS, rubrique Formalités.

**Le 18<sup>e</sup> du mois est édité par l'Association Les Amis du 18<sup>e</sup> du mois, 7 rue du Ruisseau, 75018 Paris, tél. 42.23.34.02.**

L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) :

Caroline Abitbol, Bernard Boudet, Clarisse Bouthier, Noël Bouttier, Alexandrine Cohen, Bertrand Combaldieu, Hélène Couteaux, François Florès, Jacqueline Gamblin, Sylvain Garel, Didier Hassoux, Vincent Jacques Le Seigneur, Fred Kalfon, Marie-Pierre Larrivé, Christelle Le Miller, Noël Monier, Thierry Nectoux, Jean-Claude Noyé, Erwan Perron, Patrick Pinter, Catherine Portaluppi, Olivier Raynal, Sabadel, Omeya Seddik, Eric Simon, Myriam Smir, Jean-Yves Sparfel, Françoise Touttain.

# Pourquoi les « préposés » de la Poste du 18e ont fait grève

**Les facteurs ont fait grève dans le 18e arrondissement le 19 janvier et de nouveaux arrêts de travail pourraient avoir lieu prochainement. Motif : un projet de suppressions d'emplois.**

**P**as de distribution ni de ramassage du courrier le 19 janvier dans l'ensemble du 18e : c'était la conséquence de la grève décidée pour ce jour-là, dans l'unité complète des trois syndicats représentés (CGT, SUD, CFDT), à la poste centrale de l'arrondissement, 19 rue Duc. Motif de ce mouvement : les projets de restructuration entraînant des suppressions de postes.

C'est surtout parmi les « préposés » à la distribution du courrier (ceux qu'on appelait autrefois les facteurs) que la révolte gronde. La distribution du courrier sur tout l'arrondissement s'effectue à partir du bureau central de la rue Duc. Or, depuis des mois, les préposés se plaignent d'être en sous-effectif. Selon le représentant de l'intersyndicale, lorsque l'un d'eux est absent pour maladie ou congé, on ne peut pas le remplacer, si bien que presque tous les jours plusieurs tournées de facteur ne sont pas assurées.

Face à ce problème, quelle a été la réponse de la direction de La Poste ? Non pas des créations de postes de travail supplémentaires, mais au contraire une restructuration entraînant vingt-sept suppressions d'emplois.

Il faut savoir qu'actuellement les préposés effectuent tous, selon des horaires établis par roulement, l'ensemble des tâches relevant du service du courrier : tri, distribution du courrier ordinaire, distribution des objets spéciaux (lettres et paquets recommandés, mandats, etc.) ; ce que la direction propose, c'est d'instaurer une spécialisation, chaque préposé n'étant plus affecté, et en permanence, qu'à une seule tâche. Selon les syndicats, exprimant le point de vue de l'immense majorité des agents (il y a eu 335 grévistes sur les 417 postiers que compte le bureau, selon la direction elle-même), cette restructuration ne résoudra aucunement le problème posé, et elle entraînera une dégradation du service aux usagers ; en particulier, dans beaucoup de rues, le courrier

du matin, au lieu d'être distribué avant 8 h 30, ne le serait qu'à 10 h ou 10 h 30.

Suppressions d'emplois envisagées également aux guichets de la rue Duc : il n'y aurait plus que dix guichets au lieu de douze, ce qui signifie quatre emplois de moins, et qui risque d'entraîner l'allongement des files d'attente pour les usagers.

Les postiers se battent donc pour l'emploi. La direction de La Poste fait observer que, dans la fonction publique, il n'y a pas de licenciements : personne ne perdra son travail. C'est vrai, disent les syndicats, mais les suppressions d'emplois se traduiront par le non-remplacement de postiers partant à la retraite ; au total, des emplois en moins, c'est quand même du chômage en plus.

## Ouverture de nouveaux bureaux

La Poste est engagée actuellement, dans le 18e, dans une politique d'ouverture de nouveaux bureaux : un bureau a été créé il y a

quelques mois rue Duhesme (ses trois guichets s'avèrent d'ailleurs déjà insuffisants, les files d'attente sont nombreuses), un autre a ouvert en novembre rue des Islettes, un autre est prêt rue Boinod mais ne peut pas ouvrir encore faute de personnel suffisant.

Mais dans ces trois cas, il s'agit de bureaux annexes : annexe de la poste de la rue de Clignancourt pour le bureau des Islettes, annexes de la rue Duc pour ceux de Duhesme et de Boinod. Leur personnel est donc pour la plus grande partie dégagé par ponction sur les effectifs des postes dont dépendent ces bureaux annexes. A l'évidence cela ne suffit pas, alors on constate l'extrême difficulté de l'administration à dégager des effectifs nouveaux ; c'est ce qui explique le retard à l'ouverture de ces bureaux annexes. (L'ouverture du bureau des Islettes, prévue pour la mi-septembre, n'a eu lieu qu'à la mi-novembre alors que les locaux étaient fin prêts depuis deux mois ; rue Boinod, on ne sait toujours pas quand le bureau ouvrira.) Les



**LE CACHET DE LA POSTE (DUR À AVALER !)**

syndicats, qui approuvent la création de ces nouveaux locaux, demandent qu'ils aient le statut de bureaux de plein exercice et non d'annexes.

## De nouvelles grèves sont possibles

La grève du 19 janvier a obligé la direction à engager une négociation. Résultat en fin de journée : elle acceptait de remettre son plan en chantier, et de présenter de nouvelles propositions. A l'heure où nous mettons sous presse, nous ne connaissons pas ces propositions ni bien sûr la façon dont réagiront les postiers, parmi lesquels les syndicats organiseront un vote. Si le plan de la direction est à nouveau rejeté, il n'est pas impossible que de nouveaux mouvements de grève aient lieu.

Noël Monier

## 4 kilomètres de parade à Montmartre



Noël Monier

**E**n kilt, plaid et bonnet à poils, ils ont défilé le 1er janvier de Pigalle à la place du Tertre. Ce n'étaient pas des Ecossais, leur teint ne laissait aucun doute là-dessus, mais le

*Shree Muktaseevan Pipe* formé exclusivement de membres de la communauté indienne de Londres et de sa banlieue. Ils participaient, avec 3000 autres musiciens, bateleurs et majorettes, à la

Grande Parade de Montmartre, organisée pour la troisième fois par le Syndicat d'initiative du Vieux Montmartre.

Quatre kilomètres de parade dans les rues avec des *marching bands* d'Angleterre, du Danemark, de Tchécoslovaquie et des Etats-Unis, ces derniers particulièrement bien représentés avec notamment plusieurs groupes de *pom-pom-girls* remarquablement entraînées.

La France était représentée par les chars du cirque Pinder, les chiens de traîneaux du club Yapuka, les grosses têtes du Carnaval de Nice, et bien sûr tout le folklore de la Butte : la République de Montmartre, les Compagnons de Montmartre, la Commune libre de Montmartre, sans oublier Anatole le garde-champêtre.

M.P.L.

## Château Rouge : deuxième phase de la rénovation de la Goutte d'Or

La deuxième étape du programme de «rénovation de la Goutte d'Or» commence. Après le secteur sud, c'est le secteur Château Rouge qui est concerné, c'est-à-dire un périmètre de 21 hectares compris entre le boulevard Barbès à l'ouest, la rue Ordener au nord, la rue Ernestine, un bout de la rue Doudeauville, une partie de la rue Stephenson à l'est, et au sud les rues Cavé et Richomme. Ce secteur compte 8.935 logements où vivaient, lors du recensement de 1990, 14.240 personnes. 68 % des logements ont été construits avant 1915, et 20 % entre 1915 et 1948. 76,1 % des logements servant de résidence principale n'ont qu'une ou deux pièces, et 58 % manquent d'au moins un élément de confort (WC intérieur, douche ou baignoire, chauffage central).

Un certain nombre de bâtiments feront l'objet d'une procédure de DPUR (*droit de préemption urbaine renforcée*, c'est-à-dire, en simplifiant, que les propriétaires ne peuvent vendre qu'à la Ville de Paris), certains devant être purement et simplement démolis. Pour les immeubles (la plupart) qui doivent être maintenus et rester en dehors des DPUR, la Ville a lancé une *opération programmée d'amélioration de l'habitat* (OPAH).

Les propriétaires sont donc incités à restaurer les immeubles et améliorer les logements privés, et ils peuvent pour cela obtenir des subventions et des prêts d'organismes divers (Agence nationale pour l'amélioration de l'habitat, Conseil régional, préfecture de Paris, Caisse d'allocations familiales, etc.). C'est l'organisme spécialisé PACTE de Paris qui devra assurer le suivi de cette opération, il a ouvert pour cela une antenne au 25 rue Stephenson (42.23.30.36).

# Rue Léon : une réhabilitation pas comme les autres

A l'heure où le manque de logements sociaux est crucial, où les réquisitions d'immeubles se font dans l'urgence, une solution originale réalisée par un groupe de femmes maghrébines dans le 18e pourrait faire cas d'école...

**D**epuis une dizaine d'année, les habitants de la Goutte d'Or en butte aux difficultés de logement sont habitués aux permanences de l'association *Habiter au Quotidien*. Cette association joue en effet un rôle de médiateur entre locataires et propriétaires, quand elle n'aide pas à trouver un logement. Rédiger des demandes, constituer des dossiers, donner des adresses d'organisme, etc... est un peu le lot quotidien des permanents.

Mais *Habiter au Quotidien* possède aussi une autre activité qui consiste à monter des projets de réhabilitation et les faire réaliser afin de reloger les habitants du quartier.

Parmi ces réalisations, il en est une dans le 18e qui sort de l'habitude, celle du 1 rue Léon.

C'est en mai 1986 que démarre l'opération sous l'impulsion des femmes maghrébines seules de *La Solidarité*, un groupe d'entraide qu'elles ont créé pour partir en vacances à moindre frais ou pour garder les enfants des unes quand les autres travaillent. Engluées dans d'interminables problèmes de

logement, elles décident de se prendre en main.

A la recherche d'opportunités pour accéder à un appartement décent, elles contactent *Habiter au Quotidien* et l'ASSFM (Association Service Social Familial Migrants) qui les informent des différentes contraintes et notamment de financement. N'en déplaise, rien n'est insurmontable!

Peu de temps après, l'une d'elle repère un immeuble vide au 1 rue Léon. Il est en mauvais état, ne comporte que huit logements de deux pièces et elles sont vingt-cinq ! Mais la solidarité joue et mieux vaut en loger quelques-unes qu'aucune.

L'idée est simple : négocier un bail emphytéotique (bail de longue durée: 10, 20, 40, 50... ans, à loyer modéré, mais qui permet de céder son bien) en échange de quoi le groupe s'engage à effectuer des travaux de réhabilitation grâce à des emprunts remboursables par une partie des loyers.

Rendez-vous est donc pris avec le propriétaire de l'immeuble. C'est déjà un premier succès : il donne son autorisation de réaliser une étude de faisabilité et n'est pas fermé à une

proposition d'un tel bail.

Une foule de démarches s'engage alors. Entre le prêt de la Caisse des Dépôts, celui de la Caisse d'allocations familiales, la caution de la ville de Paris, l'accord de principe de l'ANAH (Agence Nationale de l'Amélioration de l'Habitat), la recherche d'un organisme capable de gérer l'immeuble, etc., les négociations prendront plus de deux ans. Mais ni le groupe de femmes, ni *Habiter au Quotidien* et l'ASSFM ne baissent les bras.

Au contraire! Le groupe *La Solidarité* prend conscience des difficultés. Elles réalisent que «sans loyer pas de logement», celles qui n'avaient pas de travail en cherchent, d'autres sans qualification effectuent des formations... Bref, motivées, elles s'insèrent complètement dans la société.

Après avoir participé à l'étude architecturale et au choix des matériaux, celles qui ont pu bénéficier d'un logement choisissent les tons des murs, des carrelages de leur appartement. Lorsque les travaux démarreront, d'autres entretiennent l'immeuble après le passage des ouvriers...

Aujourd'hui, elles y habitent depuis cinq ans. Les couloirs sont toujours impeccables, aucune trace de graffiti sur les murs... Pas question d'abîmer leur immeuble! Certes, il y a parfois eu des loyers impayés (le budget avait prévu quelques déficiences), mais ça ne dure pas car elles savent qu'il faut rembourser les emprunts réalisés pour faire les travaux et que le propriétaire doit percevoir son loyer chaque année!

Comme quoi, grâce à la compréhension d'un propriétaire privé, avec beaucoup d'ardeur et très peu de financements, certains peuvent être décentement logés tout en payant un loyer 25% moins cher que ceux des HLM traditionnels.

- Permanences d'*Habiter au Quotidien*, tous les mardis et mercredis de 15h à 19h, au 1, rue Léon.

**Christelle Le Miller**

## Pétition autour du 52, rue de la Goutte d'Or

**D**epuis quelques semaines, des habitants de la Goutte d'Or s'emploient à sauver l'immeuble du 52 rue de la Goutte d'Or, un immeuble appartenant à l'OPAC (anciens HLM) depuis 1987, actuellement occupé par dix familles. A l'origine, la Direction de la construction et du logement avait demandé à l'OPAC d'en étudier la réhabilitation en concertation avec l'association *Habiter au Quotidien* qui a réalisé une étude du bâti et une enquête sociale auprès des familles y habitant.

Les conclusions de cette étude aboutissaient à la création de 19 logements après rénovation complète de l'immeuble. Mais l'OPAC a décidé la destruction de

cet immeuble afin d'en reconstruire un autre. L'objet du différent se situe au niveau de la construction «typique du quartier»: elle était constituée d'une partie sur rue et d'une autre en arc de cercle donnant sur une cour intérieure inondée de soleil grâce à une ouverture sud/ouest, alors que le projet de l'OPAC est de tout démolir pour ne reconstruire qu'un immeuble sur rue. La population soupçonne ce projet de ne pouvoir offrir autant d'agréments que la construction d'origine et de ne pas maintenir les familles dans le quartier. De plus, la hauteur de l'immeuble projeté serait plus importante qu'à l'origine. Aussi, depuis quelques semaines des pétitions se remplissent chaque jour dans le quartier.



16 janvier : le collectif Goutte d'Or, comme l'an dernier...

## Les parents d'élèves de la Goutte d'Or et de l'Évangile à nouveau à l'offensive

Manifestation devant la mairie, occupation durant quelques heures d'une école : comme l'an dernier, parents et enseignants craignent qu'on manque de places pour accueillir tous les enfants à la rentrée prochaine.

**C'**est reparti ! En entendant les slogans des manifestants le 16 janvier sous les fenêtres de la mairie, lors du premier conseil d'arrondissement de l'année qu'il présidait, Roger Chinaud a dû se faire cette réflexion. A peine un an après la mobilisation de la Goutte d'Or qui avait permis d'obtenir l'ouverture à la rentrée 1994 de nouvelles classes (voir *Le 18e du mois* n°1), le scénario effectivement donnait une impression de déjà vu : parents, enseignants et enfants, en tout près de 200 personnes, réunis sous un même bannière pour réclamer l'ouverture de nouvelles classes.

«Pendant le premier trimestre, nous avons fait nos comptes», explique un porte-parole du «collectif Goutte d'Or». En ne comptant que les inscrits en maternelle grande section dans le quartier, cent enfants ne trouveront pas de place à la rentrée prochaine dans les classes de CP existantes. Sans parler des nouveaux arrivants dans le quartier avec la livraison de programmes de logements.» Au Collectif, il n'était pas question d'attendre le dernier moment pour réagir. Assemblées générales, courriers au rectorat et à la municipalité... la mobilisation n'a pas tardé. Jusqu'à la manifestation du 16 janvier...

«On a obtenu l'assurance que chaque enfant aura une chaise en primaire, se félicite le Collectif. Deux bâtiments en pré-fabriqués devraient être construits rue Ernestine et à l'angle des rues Budin et Poissonniers.» Pour autant, les animateurs du Collectif ne se satisfont pas de ce premier résultat. Ils voudraient que tous les enfants trouvent place en maternelle et que l'accueil dans les préfabriqués réponde à quelques conditions : «Les familles ne doivent pas avoir des enfants dans deux ou trois écoles primaires différentes, comme actuellement. Pas question non plus de changer des enfants d'école en cours de cycle primaire. Enfin, chaque école doit être équipée en bibliothèque et bénéficiaire du réseau d'aide (psychologue, orthophoniste).»

Un terrain a été acquis par la ville de Paris à côté de l'école de la rue Richomme, et le bâtiment qui s'y trouvait a été abattu, pour permettre en principe la construction de classes supplémentaires ; mais les travaux n'ont pas commencé, ça ne peut donc pas être pour la rentrée 1995.

### Ecole occupée à l'Évangile

Mais voilà qu'après la Goutte d'Or, c'est La Chapelle qui entre en ébullition. Ici, la situation

scolaire catastrophique (décrite dans notre n°2) n'est pas nouvelle mais les parents et les enseignants ont exprimé avec force leur ras-le-bol. Samedi 21 au matin, l'école de la rue de l'Évangile a été occupée, à l'appel de la FCPE et du collectif Évangile, par plus de 150 parents.

### Pas de réponse du rectorat

«Les autorités rectorales et municipales se moquent de nous, explique un des responsables. Aucun de nos courriers n'a reçu de réponse.»

Constatant l'accroissement continu de la population (près de 200 logements devraient être livrés dans l'année à venir) avec des équipements scolaires inchangés, ils réclament «la construction d'une école maternelle, d'une école primaire et d'un collège».

Il n'est pas certain que la réunion tripartite avec la mairie et le rectorat le 26 janvier débloque la situation. Car du côté de Roger Chinaud, on opterait plutôt pour la solution des préfabriqués. La bataille ne fait donc que commencer à La Chapelle. Les élections municipales qui se préparent ont trouvé là le premier terrain de débat et de controverse...

Noël Bouttier

18e  
INFOS

## Commando anti-IVG rue Ordener

Une certaine animation régnait, samedi 14 janvier au matin, devant la clinique Ordener. Un groupe d'une quinzaine de militants de SOS-Tout Petits, emmenés par leur chef Xavier Dor, stationnait sur le trottoir face à la clinique, chantant des cantiques, clamant des slogans hostiles à l'avortement. Ces intégristes de SOS-Tout Petits appliquent la stratégie de commandos «soft», là où d'autres opposants à l'IVG, comme le mouvement La Trêve de Dieu, pénètrent de force jusque dans les salles d'opération. Xavier Dor, lui, demande l'autorisation de manifester à la préfecture de police. Une autorisation que, ce 14 janvier, il avait obtenue sous condition de rester sur le trottoir d'en face. Prévenus le matin tôt, une trentaine de contre-manifestants de gauche et d'extrême-gauche se sont retrouvés face au commando anti-avortement et, durant deux heures, ont scandé des mots d'ordre en faveur de l'avortement libre et gratuit. Le tout sous les yeux de la police qui séparait les protagonistes. Une manière de marquer dans le 18e les vingt ans de la loi autorisant l'IVG, dite loi Veil.

## Les pompiers s'agrandissent rue Carpeaux

La caserne des pompiers de la rue Carpeaux s'agrandit. A côté des spectaculaires bâtiments actuels, un nouveau bâtiment situé rue Lamarck devrait être achevé ce mois-ci. Ces locaux modernes abriteront 31 logements réservés aux sapeurs dans leur partie habitation, mais aussi, dans la partie bureaux, 6 officiers, 21 sous-officiers et 6 militaires du rang : l'état-major du 1er Groupement d'Incendie.

A notre connaissance, malgré cette extension, aucune recrue supplémentaire ne devrait rejoindre les 110 hommes du Groupement, qui ont tout de même effectué 11.008 départs en 1994, soit une moyenne supérieure à 30 par jour. D'autres travaux, internes au bâtiment de l'ancienne caserne, sont envisagés à moyen terme.

B. C.

# Sursis pour le centre de PMI de la rue Philippe de Girard

La dénonciation à l'automne dernier par la ville de Paris de l'ensemble des conventions qui la lient aux centres de PMI (protection maternelle et infantile) a fait l'effet d'une bombe. Les centres de PMI sont en effet des centres de soins gratuits qui permettent aux familles de faire suivre médicalement leurs enfants jusqu'à l'âge de six ans. Il va sans dire qu'ils sont essentiellement fréquentés par les familles des milieux défavorisés et sont importants tant au niveau du suivi que de la prévention.

Conformément aux dispositions de la loi de 1989, l'organisation et le financement de la protection maternelle et infantile sont du ressort du département. A Paris, le département et la ville se superposant, c'est donc à la ville de Paris et plus précisément aux services de la DASS (Direction des affaires sanitaires et sociales de Paris) que cela incombe. Cependant le département peut en déléguer la gestion à des associations ou à des organismes de protection sociale. Ainsi, sur les 75 centres parisiens la moitié était gérée par la ville, l'autre par l'Assistance Publique, la CAF (Caisse d'allocations fami-

Ce centre de protection maternelle et infantile dans le quartier de la Chapelle, dont la fermeture était annoncée, restera ouvert en 1995. Mais sa situation demeure précaire.



liales), la CRAMIF (Caisse régionale d'assurance maladie d'Ile de France), la CPAM de Paris, et des associations, mais pour le compte de la DASS et avec des subventions du département. Or, ces centres étant déficitaires, la mairie de Paris a proposé un nouveau conventionnement au

forfait, soit 840 F par an et par enfant au lieu d'un budget global annuel. Cette nouvelle enveloppe, qui ne correspond pas forcément à la dépense par enfant, contraint les organismes gestionnaires à prendre en charge une part plus importante du déficit.

Concernant les centres de PMI de la rue Philippe de Girard (18e), de l'impasse Delepine (11e) et de la rue du Maroc (19e), la CNAM (Caisse nationale d'assurance maladie) a décidé de se désengager de leur gestion, estimant qu'elle incombe aux collectivités territoriales et que le rôle des caisses maladie se borne à rembourser les actes.

Résultat de cette partie de ping pong administrative, les centres Delepine et de la rue du Maroc ont été fermés cette année, forçant les familles à se diriger vers d'autres centres, dont celui de la Goutte d'Or, déjà particulièrement chargé. En revanche, celui de la rue Philippe de Girard près de Marx

Dormoy, dont les comptes sont ricroac mais pas déficitaires, restera ouvert du moins pour l'année 1995. Mais Philippe Joué, directeur des affaires sanitaires et sociales de la CPAM, explique : «Il pourrait suffire que la valeur du point salarial de notre personnel augmente pour déséquilibrer le budget et nous forcer à fermer également ce centre».

C. Antoine

## Une goutte d'art à la Goutte d'Or

Voilà maintenant deux mois que le «54», galerie-ateliers située au 54 rue Myrha, a fêté son ouverture. Les dix artistes qui y travaillent (Pascal, Pinter, Jumato, Gravrand, Abba, Lemesle, Deboos, Sanson, Marceron et Haggai) y ont exposé peintures, sculptures, dessins de presse, photos, objets art déco, pour leurs amis et aussi les habitants du voisinage, dans un cadre étonnant par son esthétique qui se veut aussi un lieu d'échanges et d'informations ouvert sur le quartier. La participation de trois sponsors du quartier a contribué à cette réussite.

Chaque mois, un ou plusieurs artistes (appartenant ou non à l'association Carré d'Art Goutte d'Or) y exposeront, offrant un grand bol d'art à une rue qui en a bien besoin. (Le 15 février, sculptures de Brigitte Romesco.)

- Salles d'exposition ouvertes au public de 12 h à 14 h et de 17 h à 20 h, tous les jours sauf lundi.

Renseignements au 42.23.33.34.

## Conférences

- Le comité 18e de SOS-Racisme organise un cycle de formation sur les droits des étrangers, animé par des conseillers juridiques, des travailleurs sociaux, etc. Le premier module aura lieu mercredi 8 février 1995, à 19 h 30, au centre social Accueil et Promotion, 28 rue Laghouat. Participation minimum 10 F. Contact: Stéphanie, 42 05 44 44.

## PAROLES DE MOMES

Du CP au CM2, ils ont tous participé à la fabrication du journal de leur école, *la Gazette de Foyatier* (c'est le nom de l'école située au pied du funiculaire de Montmartre). Trimestrielle, cette publication entre dans sa deuxième année avec la parution de son quatrième numéro.

## Les journalistes de l'école Foyatier

«C'est super ! C'est cool !» Guillaume (10 ans) et Jeanne (8 ans et demi) débordent d'enthousiasme pour le journal de l'école. Thalie (7 ans) précise : «C'est bien aussi parce qu'on peut voir les idées des autres classes.» Fort de son ancienneté (déjà un an au comité de rédaction), Guillaume l'interrompt : «Ce qui est intéressant, c'est de découvrir qu'on peut faire des choses qu'on ne croyait pas pouvoir. Par exemple, nous mettre tous d'accord.» Car il faut commencer par choisir les sujets à traiter. Dans chaque classe d'abord: on discute, puis on vote si les avis restent divergents. Ensuite, c'est le comité de rédaction d'ensemble (élu) qui tranche.

«Le plus difficile, c'est d'accepter que son idée n'ait pas été choisie.»

Déception. Arthur (9 ans) et Jeanne ont dû ravalier leur amertume. «Moi j'ai eu beaucoup de peine, dit-elle, héroïque, mais j'ai quand même acheté la Gazette.» L'espoir n'est jamais tout à fait perdu : il y aura un autre numéro.

«Le maître a proposé que les articles non publiés soient affichés sur les panneaux. Mais ce n'est pas pareil. Dans la Gazette, tout le monde peut les lire, même ceux de l'extérieur. Et les élèves des autres classes aussi. Mais si c'est affiché dans les couloirs ils s'en fichent un peu.» Tous sont d'accord avec Guillaume là-dessus.

Le plus terrible, c'est la dernière semaine avant le «bouclage». Arthur est enthousiaste : «Faut s'activer, mais quand on a fini,

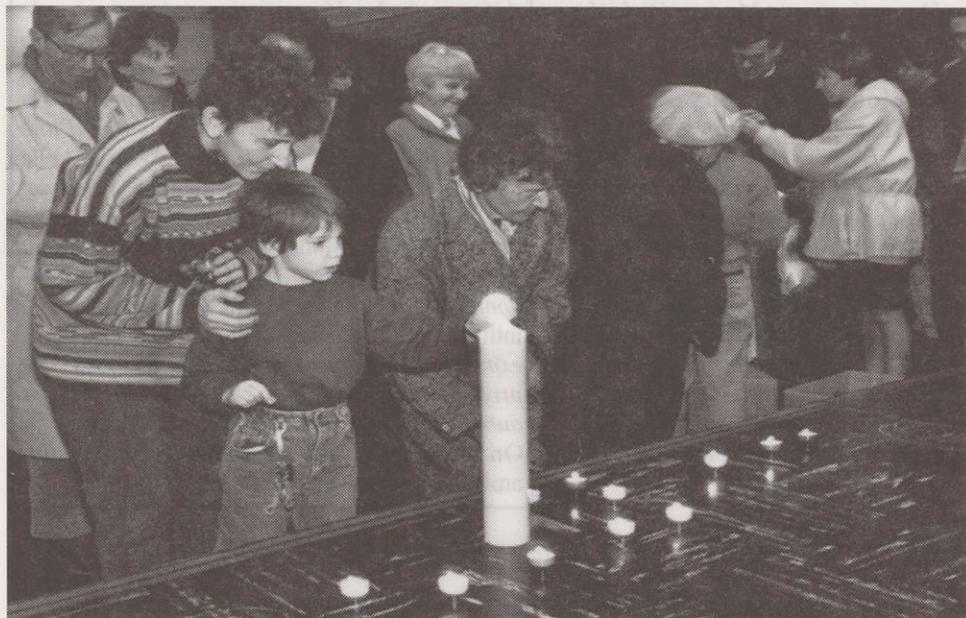
qu'est-ce qu'on est contents !» - «Mais d'abord, s'empresse Thalie, chaque classe doit remettre sa maquette d'article à la bonne date.» Au comité de rédaction, on discute pour tout faire rentrer, mettre telle page à telle place dans le numéro, remettre le tout à l'imprimerie, faire le pliage : «On se rend compte que c'est un vrai journal seulement quand tout est plié !»

«C'est à la fois un amusement et un travail», explique Jeanne. Et Thalie, approuvée par Jeanne, conclut : «Ça nous oblige à chercher, à inventer.» Et pour eux, tout est simple : quand on cherche, on trouve, ils ne connaissent pas l'angoisse de la page blanche. Heureux journalistes !

Virginie Meggli

## Itinéraire à travers quelques lieux de culte

Catholiques, protestants, orthodoxes, musulmans, juifs, bouddhistes : le 18e arrondissement est résolument pluri-religieux, - sans oublier bien sûr tous ceux, très nombreux, qui sont athées. Cette diversité est la principale conclusion de l'enquête que nous vous présentons ici sous forme d'une promenade à travers quelques lieux de culte. Une diversité qui peut être une richesse, si chacun sait reconnaître l'autre, sans intolérance, sans volonté de contraindre qui que ce soit. Nous ne présentons ici que quelques lieux sans prétendre être complets, car les religions présentes dans notre arrondissement sont très nombreuses : outre les communautés que nous citons ci-dessous, il existe par exemple des mormons (27 rue Vauvenargues), un temple japonais (Nipponzan Myohoji, 38 rue Polonceau), etc... Bref, le brassage des origines, des croyances, des aspirations. L'infini turbulent. La vie telle qu'en elle-même, telle qu'on l'aime.



Thierry Nectoux



Thierry Nectoux

### Lama Tashi ou le bouddhisme tempéré.

Au 43 de la rue Lepic, le magasin «Lumière du Tibet» brille de l'éclat exotique de son artisanat, de ses objets d'art ou rituels des régions himalayennes. Pour rencontrer le maître de céans, lama Tashi, il faut grimper un court mais rude escalier vertical puis de préférence se déchausser avant d'entrer dans son «antre» : une petite pièce de méditation ou mini-temple tibétain qui abrite force divinités tutélaires au-dessus du magasin. Cheveux drus et noirs coiffés en brosse, visage tantôt sérieux tantôt altier, le corps solidement assis en lotus devant une table basse où reposent des textes sacrés tibétains, drapé dans l'habit de couleur bordeaux, qu'arborent les moines, ce tibétain quadragénaire marié à une européenne reçoit deux fois par semaine des «disciples», une quarantaine au total. Objectif : «*Leur apprendre à être bien avec soi-même, avec l'environnement quotidien par le biais de discussions, de conseils appropriés, de séances de méditation et de pratiques rituelles.*»

Lama Tashi insiste pour préciser que son enseignement est absolument bienveillant, que le bouddhisme n'est pas une secte, qu'il ne fait aucun prosélytisme. Lui-même reçoit ici beaucoup d'amis de confessions diverses qu'il «respecte pleinement». Installé à Paris depuis 1980, il avoue une prédilection réelle pour le 18e arrondissement semblable à «*un petit village, une petite colline où beaucoup de gens sont très sympathiques*». Sa porte est ouverte car, n'est-ce pas, «*l'essentiel c'est la compassion envers autrui*».

(Métro Blanche ou Abesses.  
Tel. : 46 06 61 21.)

### Les protestants de la Maison Verte

Les apparences sont parfois trompeuses. Qui croirait que cette cour du 127, rue Marcadet abrite un temple protestant et des salles d'activités et de réunions ? Pas de signe ostentatoire, la discrétion ou plutôt l'intégration dans la vie d'un quartier. Il faut dire que l'histoire est ancienne.

«Après la Commune de 1871, raconte Jean-Pierre Morley, le pasteur du lieu, un Ecossais, Robert McAll, est arrivé à Paris pour évangéliser les ouvriers. Après l'ouverture de la première boutique à Belleville, d'autres ont été créées, dont celle de la rue Marcadet. Il voulait convaincre les gens de se convertir mais il mettait aussi en place un tas de services d'aide à la population. Après la seconde guerre mondiale, la Maison Verte s'est mobilisée sur la question du logement, contre la guerre d'Algérie ou l'OAS, sur les droits des femmes.»

Ici, comme l'explique le pasteur, «la communauté protestante est portée par les engagements auxquels elle croit.» D'où un formidable brassage de populations, de convictions et d'activités. Certains viennent ici pour prier,

réfléchir sur la Bible. D'autres -ou les mêmes- viennent chanter, apporter un soutien scolaire à des enfants ou animer le vestiaire (ouvert le mercredi après-midi). Mais la Maison Verte accueille aussi l'association La Croix Bleue (lutte contre l'alcoolisme) et est à l'origine d'une «association intermédiaire» pour l'emploi, Eurêka services...

Maison Verte, 127, rue Marcadet.  
Tél : 42 54 61 25.

#### • Autres lieux de culte protestants :

- Eglise évangélique luthérienne Saint Paul, 90 bd Barbès. 46.06.91.18.
- Eglise baptiste du Tabernacle, 163 bis rue Belliard. 46.27.43.12.
- Alliance des Eglises évangéliques haïtiennes, 47 rue Myrha. 48.46.56.39.
- Fédération des Eglises et communautés baptistes charismatiques, 69 ter rue de la Chapelle.
- Union des assemblées de Dieu, centre évangélique, 13 rue Georgette Agutte. 47.93.85.25.
- Assemblée chrétienne Dimpa di Moyo (le Pain de Vie), 35 rue Léon.

## Hashim el Tinay et le groupe d'amitié islamo-chrétien

Boulevard Barbès, à deux pas de la station du même nom, dans son appartement d'un bel immeuble en pierre de taille, Hashim El Tinay s'active sur son ordinateur. Il assure la rédaction du *Message*, publication mensuelle de l'association «Salam... Soudan» (paix au Soudan) et le secrétariat général du «Groupe d'amitié islamo-chrétien». Celui-ci regroupe des musulmans et chrétiens de France enracinés dans leur foi qui veulent «contribuer au développement d'une meilleure connaissance mutuelle des deux communautés, promouvoir les valeurs éthiques et spirituelles communes aux deux religions dans le cadre d'une laïcité ouverte..., mettre l'expérience de ce dialogue au service de la justice et de la paix dans le monde.» Autant de mobiles généreux qui guident également l'action de Hashim El Tinay au sein de «Salam Soudan» : «C'est un collectif pour la défense de la démocratie et des droits de l'homme dans un pays qui a toujours connu la dictature. Nous sommes contre l'utilisation abusive et machiavélique de la Chariah (ndlr : la loi musulmane). Nous nous réclamons d'une vision avant-gardiste de l'Islam», explique, taille haute, port altier, émotion à fleur de peau, cet intellectuel, ex-diplomate, ex-cadre de l'Unesco et de la Banque Mondiale. «J'ai renoncé à tout ça pour une démarche de foi. C'est ce qui me donne une légitimité», confie-t-il. Sa conviction intime ? «Il y a un seul Dieu, un même message exprimé différemment par divers prophètes, une profonde unité humaine. A partir de là, tous les autres problèmes sont de faux problèmes.» On le quitte en lui adressant volontiers un amical «A salam u alykum».

Certains vendredis, à l'heure de la prière, la mosquée est trop petite et il y a des fidèles jusque dans la rue.



Noël Monier

## La mosquée de la rue Polonceau

Vision inattendue : à l'heure de la grande prière du vendredi, rue Polonceau, dans le quartier de la Goutte d'Or, des musulmans au coude à coude prient à même la chaussée, face à la «Maison du Coran». Sise au numéro 53, ladite mosquée, installée depuis 1975 dans les murs d'un ancien local industriel, n'est en effet pas assez grande, avec 500 mètres carrés, pour abriter tous les fidèles. Parfois plus d'un millier.

Moussa Diakité, l'un des imams, un africain enjoué, se prête volontiers à la visite commentée des lieux. Au sous-sol, auquel on accède directement depuis la rue, la salle de prière, 200 mètres carrés tout en longueur, offre le plus grand dépouillement. Une moquette de fortune au sol, quelques rayonnages de bibliothèque sur le mur face auquel les fidèles prient, dans la direction de la Mecque. Au rez-de-chaussée et à l'étage, plusieurs petites pièces contiguës (dont l'une est réservée aux femmes) donnent sur la cour de l'immeuble. Elles servent alternativement de salles de prières et d'école coranique où de nombreux enfants viennent étudier leur religion. Un espace est réservé aux ablutions

dans la cour, au rez-de-chaussée. Le tout, de bric et de broc, ne saurait répondre durablement aux besoins spirituels d'une communauté de croyants dont la religion, de fait, est (numériquement) la deuxième de France. Les élus en ont pris conscience et se sont engagés publiquement, via Alain Juppé, à leur donner un lieu de culte digne de ce nom. Pour l'heure aucune adresse n'est encore certaine mais d'ores et déjà les architectes ont «planché». De quoi réjouir Moussa Diakité, un éternel bonnet de laine sur la tête, visiblement soucieux tant d'accueillir plus correctement les fidèles que de déjouer toute suspicion de fanatisme : «L'Islam est international : ici viennent des Maghrébins, des Maliens, des Pakistanais mais aussi des Français et des Anglais. Ceux qui prennent notre religion au niveau national sont en retard. Être musulman c'est être riche de cœur et fuir l'ignorance. On ne veut pas gêner les gens et on respecte le gouvernement français», affirme-t-il sans ambage. Quid de l'autre mosquée du quartier, celle de la rue Myrha, nettement suspectée par beaucoup de sympathies intégristes ? «On n'a pas de relation avec. On n'en parle pas.»

## Saint Jean de Montmartre

Rue de Clignancourt, n° 9 : un porche, un dédale de courettes, des maisons basses abritant des artisans, une atmosphère province du siècle passé et... tout au fond, une porte de bronze, aux sculptures représentant tous les malheurs du monde, les péchés mais aussi les guerres, les maladies, le désespoir. La porte s'ouvre le samedi à 17h30 et on dit la messe dans la minuscule chapelle Sainte Anne.

Comme la plus traditionnelle chapelle Saint Vincent, au 22 rue Damrémont (messe le dimanche à 9h30), Sainte Anne est une des «annexes de proximité» de l'église Saint Jean l'Évangéliste de Montmartre qui a, elle, pignon sur place, aux Abbesses : une structure élancée, une façade de brique et une armature en ciment armé - une des premières à être ainsi construite au début du siècle - et, jouxtant l'édifice, l'ancien hôtel particulier de la Malibrant, la cantatrice qui fut la muse de Rossini, reconverti en presbytère et bureaux de la paroisse.

La paroisse Saint Jean, qui dessert tout un secteur allant du cimetière Montmartre à la rue de Clignancourt, bordé au nord par la rue Lepic, ne compte que 500 à 600 fervents pour une population de 20.000 habitants mais c'est une paroisse vivante (beaucoup d'associations et mouvements), ouverte sur le quartier et jouant la convivialité. Jean-Charles de Bruignac, le nouveau curé installé à l'automne 1994, est entouré d'une équipe bénévole s'occupant avec lui de l'animation : catéchisme, groupes de réflexion de jeunes ou de retraités, catéchèse des adultes, préparation des offices ... mais aussi aide aux démunis.

Par ailleurs, l'église - et c'est chose rare - reste ouverte toute la journée de 8h30 à 19h30 avec une vingtaine de personnes se relayant à l'accueil et répondant à toutes questions, toutes préoccupations.

On organise des fêtes dans l'église ou dans la grande crypte : fête des enfants et repas des anciens pour Noël, galette des rois, fête paroissiale



Thierry Nectoux

Jean-Charles de Bruignac, le curé de Saint-Jean-de-Montmartre.

annuelle... et puis, tous les dimanches matin, après la messe de 10h30 (pendant les offices il y a garderie des bébés), les fidèles participent à l'apéro de l'amitié offert par la paroisse. «Manger et boire dans une église, doit-on en être choqué? mais non : Jésus n'a-t-il pas fait son premier miracle à Cana en changeant l'eau en vin pour une fête de mariage, ce qui prouve bien que la fête est événement important dans la vie», affirme le curé.

### Autres paroisses catholiques :

- Notre-Dame de Clignancourt, 2 place Jules Joffrin. 42.54.39.13.
- Saint Pierre de Montmartre, 2 rue du Mont Cenis.46.06.57.63.
- Sainte Geneviève des Grandes Carrières, 174 rue Championnet. 46.27.84.43.
- Saint Bernard, 6 rue Saint Luc (Goutte d'Or). 42.64.52.12.
- Saint Denys de la Chapelle, 9 rue des Roses. 46.07.35.52. (Avec deux chapelles annexes.)

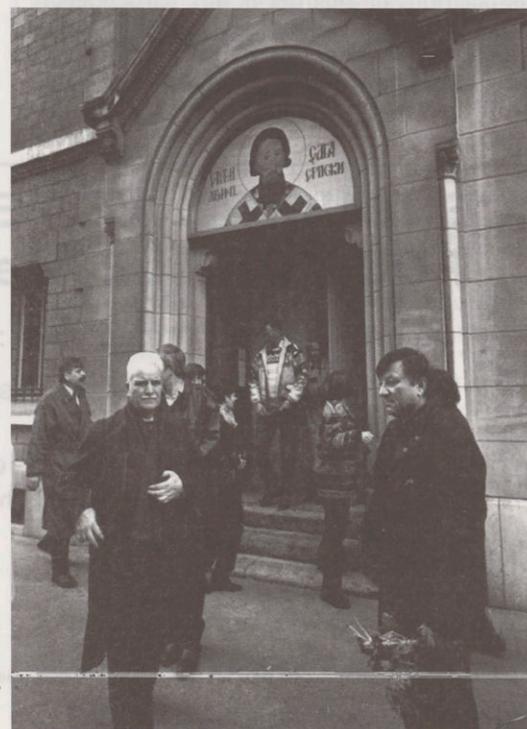


Caroline Abitbol

## Les guitares de l'Eglise nazaréenne

Au 36 de la rue Myrha, en plein cœur de la Goutte d'Or, de cinquante à cent fidèles de l'Eglise Nazaréenne, la plupart antillais, se retrouvent chaque semaine pour un office dominical peu banal. Cantiques chantés à gorge déployée et soutenus par un orchestre swingant - guitares basse et solo, batterie, piano électrique -, actions de grâce, sermons exhortant à «garder la Parole de Dieu et à la mettre en pratique» ponctués d'«amen» repris par l'assemblée, lectures de la Bible (chaque participant en a une en main), prières qui permettent à qui le veut d'exprimer à voix haute sa ferveur, dans un joyeux brouhaha, alternent de 11 h 15 à 13 h. L'ambiance est à la fois sérieuse et bon enfant, pour le moins fraternelle. Ici chacun fait partie de «la famille» et les nouveaux venus sont invités à se présenter à la fin de l'office par Noël Alves, l'accorte pasteur. «Nos célébrations dépendent de la manière dont le Saint Esprit nous anime. Il n'y a pas de rite fixe, nous ne sommes pas ritualistes. En plus de la liturgie, nous nous retrouvons ici en semaine pour des temps d'études bibliques, de prières, de louange et message d'édification», explique-t-il.

Par son décorum sobre, l'Eglise nazaréenne, cousine de l'Eglise méthodiste, assume son héritage protestant : pas de statues, pas d'images pieuses, pas de Vierge à l'enfant. Mais une longue estrade surmontée d'un pupitre pour la «prédication de la parole» ainsi qu'une grande inscription («Sainteté à l'Eternel») en lettres gothiques disposées en cercle derrière une grande croix lui confèrent pourtant un air un rien théâtral, confirmé par le grand balcon qui surplombe l'assemblée au fond de l'église, seul vestige de l'ancien cinéma qu'était cette salle avant d'être transformée en lieu de culte



Thierry Nectoux

## Le Merkaz : au cœur de la culture juive

Au nord de la Butte Montmartre, au 42, rue des Saules, on tombe pile sur le Merkaz, autrement dit le centre culturel et communautaire. Du centre de documentation au Musée d'art juif en passant par la synagogue et les nombreux cours de connaissance de l'hébreu et du judaïsme, ici, c'est un peu l'auberge espagnole pour tous ceux qui s'intéressent à la culture juive.

«C'est le plus ancien centre communautaire de Paris», explique son directeur Jacob Dahan. Il a été créé en 1953 avec le retour des juifs d'Afrique du Nord qui se sont installés nombreux dans le 18<sup>e</sup>. A côté du rôle social exercé par le Centre israélien, le Merkaz remplit alors une fonction d'animation communautaire dans toutes ses dimensions (culturelle, théologique, ludique...)

Pas question pour autant de se replier sur soi ! Le Centre accueille de nombreuses

personnes curieuses de découvrir le judaïsme : un peintre qui expose ses toiles, les enfants des écoles du quartier, des professeurs. Certains peuvent même assister à l'office religieux. A cette occasion, ils pourront découvrir la nouvelle synagogue inaugurée en décembre dernier. Financée par le publiciste Marcel Bleustein-Blanchet, en hommage à ses parents morts à Auschwitz, le lieu est très beau dans sa simplicité et vaut assurément le déplacement. Sans oublier, bien sûr, le Musée d'art juif au dernier étage.

Merkaz - 42, rue des Saules.  
Tél : 46 06 71 39.

### • Autres lieux de culte juifs :

- Synagogue, 13 rue Sainte Isaure. 42.64.48.34.
- Synagogue, 80 rue Doudeauville. 42.64.85.16.

## Religion et folklore national à l'église orthodoxe serbe

Ils étaient deux à trois mille Serbes, ce 6 janvier rue du Simplon, venus parfois de très loin (Nantes) pour fêter la naissance du Christ. Les 160 millions de fidèles des Eglises orthodoxes dans le monde célèbrent en effet Noël treize jours après les catholiques et les protestants.

Devant l'église orthodoxe serbe Saint Sava du 23 rue du Simplon, c'était une fête mi-religieuse mi-folklorique : les fidèles tenaient à la main une botte de paille, rappelant la naissance de Jésus dans une étable, mais des échoppes avaient envahi le trottoir, marchands de journaux en langue serbe, de vidéos, etc., et de nombreux débits de boisson où l'on vendait cette eau-de-vie de prune dont l'odeur flottera dans la rue durant deux jours. Les restaurants yougoslaves du quartier, Spécialités des Balkans, le Danube, l'Adriatique avaient décoré leurs vitrines et l'accordéon,

nostalgique, déversait sa musique.

Les orthodoxes de Serbie ne se rattachent pas au patriarcat de Constantinople, ils ne dépendent que du patriarche Paul de Belgrade. De ce fait l'Eglise serbe est liée à la nationalité serbe et il est parfois difficile de distinguer le religieux du nationalisme, ce qui, particulièrement dans le contexte actuel de guerre en ex-Yougoslavie, pose certains problèmes. Cependant l'existence de cette église permet aussi à ces exilés de se retrouver et de se réchauffer le cœur. (50.000 Serbes vivent à Paris et dans sa banlieue.)

L'église serbe de la rue du Simplon, dont l'archiprêtre est M. Slobodan Radojic, marié et père de quatre enfants, avait été depuis 1906, date de sa construction, jusqu'en 1965, un temple protestant. Les orthodoxes en sont propriétaires depuis 1988.

*Coups de coeur*, c'est le bon plan, la boutique sympa, l'enchantement d'un artiste. Chaque mois, des membres de l'équipe du journal vous indiquent leurs coups de coeur. Cette semaine, c'est **Patrick Pinter**, dessinateur. Cette rubrique n'a aucun caractère publicitaire: nous ne touchons pas un sou pour les notices qui y figurent.

**Coup de fourchette** : depuis quatre ans, Arvindar Kumar tient le **restaurant indien Navel**, situé 4, rue de Suez, non loin du marché Dejean. Vous qu'un poulet au beurre ou des crevettes Madras font saliver, accompagnés de nans au fromage assortis de riz basmati (la Rolls Royce des riz parfumés au cumin), le tout dans une ambiance conviviale de quartier, allez-y, tentez votre coup de fourchette pour des prix raisonnables.

• *Navel, 4 rue de Suez. 42.62.47.78.*

**Coup de crayon** : Toujours à l'esprit les prix raisonnables, **Graphigro Nord** offre une palette de matériels et matériaux de peinture, de sculpture, de graphisme et de dessin aux passionnés de la création artistique.

• *Graphigros Nord, 120 rue Damrémont. 42.58.93.40.*

**Dans le coup** : Marie Trevel expose à **Artchipel**, depuis trois ans, chaque mois, de jeunes artistes dont les oeuvres très diverses dégagent couleur, humour, influences exotiques et fantaisie. Bijoux et mobiliers drôles sont à des prix très accessibles.

• *Artchipel, 53 rue d'Orsel, tous les jours sauf lundi de 11 h 30 à 13 h 30 et de 14 h 30 à 20 h. Tél. 42.51.39.00.*

**Coup de chapeau** : Autrefois chapelle des catéchismes de la paroisse, située face à l'église Saint Bernard, la **Salle Saint Bruno**, laïcisée et magnifiquement restaurée, est au service des associations de la Goutte d'Or. Sièges d'un observatoire de la vie sociale, main tendue aux habitants du quartier, elle loue aussi ses salles aux associations du quartier et aux particuliers résidant à la Goutte d'Or, par exemple pour des fêtes de mariage ou autres. Saluons le dynamisme de ses dirigeants.

## Le Musée Dali, un joyau du Tertre

«Comme deux sentinelles dressées, mes moustaches défendent l'entrée de mon vrai moi», affirmait Salvador Dali, le créateur aux talents multiples mort en 1989 à 85 ans. Enroulées jusqu'aux maxillaires supérieurs, les formidables moustaches du peintre catalan, en portraits, accueillent aujourd'hui les amateurs de merveilles, tant l'Espace Dali situé tout près de la place du Tertre foisonne d'oeuvres fascinantes.

Présentées avec élégance comme autant de bijoux précieux dans leurs écrins moelleux, trente sculptures et plus de trois cents oeuvres de Salvador Dali sont proposées sur 1000 m<sup>2</sup> en sous-sol, à l'initiative de la Fondation Stratton, propriétaire de la plus grande collection de sculptures du maître.

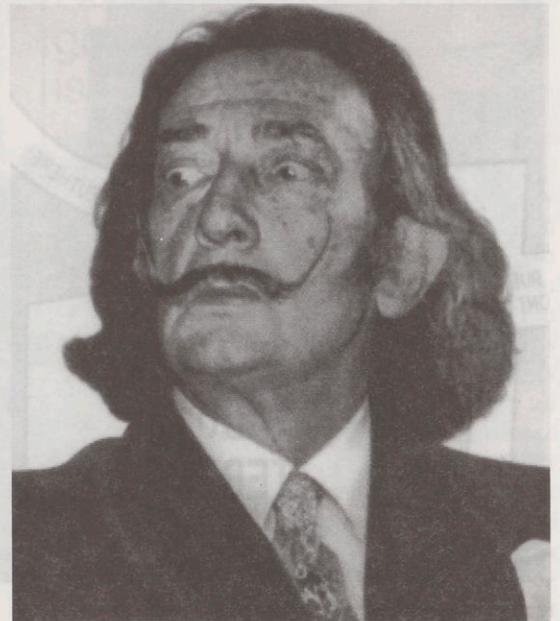
En lever de rideau, *La Persistance de la Mémoire*, un bronze fascinant de montre molle tombant d'un arbre mort, symbole de la non-rigidité du temps qui «fait un avec l'espace fluide», comme le rappelle la voix «off» de Dali. Le docteur Freud, dont le sculpteur disait «Il arrive pour mettre en ordre les complexes», a amplement inspiré Dali qui lui a dédié, entre autres, *Moïse et le monothéisme*, une plaque d'or tendue sur peau d'agneau où le libérateur d'Israël apparaît la chevelure auréolée d'un oeil géant.

### La trompette du Toréador

Est-ce pour «se débarrasser du péché originel» que l'illustrateur a coulé dans le bronze *Yang et Yin*, deux formes rondes et dodues emmêlées, posées sous vitrine près d'une minuscule statuette de femme tenant un enfant par la main ?

Dans l'ambiance feutrée de cet espace muséal sobrement éclairé, le *Toréador hallucinogène* apparaît par intermittences sous les feux de la rampe. Juché sur un tambour orné de cuillers, sanglé dans un habit de lumière minutieusement sculpté, il est coiffé d'une trompette qui emprisonne son regard. A quelques pas, l'ombre portée ressemble à un fragment de rêve éveillé, surtout lorsqu'on rejoint le seuil de la chapelle gothique où défile un diaporama orchestré par un monologue dalinien.

Près d'une planche de pointes sèches dédiées à *Alice au pays des merveilles*, se dresse *La*



*Licorne*. Pour ce bronze imposant, l'artiste introduit la corne unique de l'animal légendaire au coeur d'un mur de pierres suintant de sang.

Pour illustrer le *Don Quichotte* de Cervantès, Dali s'essaie à la lithographie. Il introduit alors une nouvelle technique en lançant des billes d'haquabus, une pierre très ancienne, sur une ardoise calcaire. Le résultat se décline en une douzaine d'élégantes lithos tachées de noir et de rouge.

Parmi le lot exceptionnel d'oeuvres majeures présentées à l'Espace Dali, on distinguera la *Femme en flammes*, magnifique bronze d'un corps qui ploie et se voile la face. Fasciné par le feu, l'artiste l'habilte, comme d'autres de ses ouvrages, de flammes et de tiroirs, «*excroissance freudienne de la curiosité naturelle des enfants pour les espaces clos où ils explorent les tiroirs pour savoir ce qui se trouve à l'intérieur, histoire d'exorciser la crainte que quelque chose de caché ne puisse les blesser*».

• *Espace Dali et Boutique Dali, 11 rue Poulbot (derrière le Tertre, ou en quittant la rue Norvins à hauteur du 18). 42.62.40.10.*

Jacqueline Gamblin

### CE JOURNAL NE PEUT VIVRE QUE GRACE À SES LECTEURS. POUR QUE LE 18<sup>e</sup> DU MOIS CONTINUE, SOUTENEZ-NOUS

- Je m'abonne au 18<sup>e</sup> du mois : un an (onze numéros), 130 F.
- Je m'abonne et j'adhère à l'association des "Amis du 18<sup>e</sup> du mois" : 230 F (130 F abonnement + 100F cotisation).
- Je souscris un abonnement de soutien : 500 F (130 F abonnement + 370 F cotisation de soutien). (cochez la formule que vous avez choisie)

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Découpez ou recopiez et envoyez, avec le chèque libellé à l'ordre de "Les Amis du 18<sup>e</sup> du mois", à l'adresse : Le 18<sup>e</sup> du mois, 7, rue du Ruisseau, 75018 Paris.

## Mon 18e, par Roland Lesaffre, comédien

Son nom est à l'affiche de quelques-uns des plus beaux fleurons du cinéma français, à côté de ceux de Gabin, Morgan, Signoret... Il a tourné avec les plus grands réalisateurs, Becker, Guity, Grémillon, Allégret, Hitchcock et bien sûr Carné, qui l'a lancé et avec qui il a tourné treize fois. Plus de 80 films, dont certaines scènes ont été réalisées à Montmartre, son village d'adoption depuis 1949.

### Le pote de Montmartre

#### La première fois que je l'ai rencontré

C'est «mon» Montmartre. Tout le monde dit «mon Montmartre», chacun en a son petit morceau. Bien sûr il a changé, mais même aujourd'hui, quand on a navigué toute la journée dans Paris et que l'on rentre dans son Montmartre, on est ailleurs. Et notre rue Lepic, une merveille! J'ai des copains partout.

La première fois que je l'ai découvert? C'était quand je débutais dans le cinéma en 1949, dans *la Marie du Port*, un film de Marcel Carné. J'y avais retrouvé Jean Gabin, avec qui j'étais dans les fusiliers marins à Alger en 1944, il était sous-officier et moi 2e classe. Marcel Carné habitait rue Caulaincourt et un soir il m'a amené dîner à côté de chez lui dans un restaurant qui s'appelait *Chez Manière*.

Peu après, Jean Grémillon, pour son film *L'Étrange Madame X*, me demande d'interpréter un garçon de café. Un jour que je déjeunais avec Marcel Carné chez Manière, je lui explique que pour les besoins du film je devais faire un stage pour apprendre ce métier. Aussitôt, il demande au patron si je pouvais faire le stage chez lui. C'est là, durant cinq jours, que j'ai commencé à découvrir Montmartre! Dans ce bistrot j'ai servi des grands peintres, musiciens, écrivains, acteurs, réalisateurs, comme Cocteau, Marcel Aymé, Patachou... que j'ai bien connus après... A cette époque on dansait dans la rue toute la nuit dans l'insouciance. Les automobilistes s'arrêtaient, se garaient tant bien que mal pour venir danser avec nous sur la grande terrasse juste devant chez Manière.

#### Les escaliers du square Caulaincourt

Quelque temps après, Carné prépare son film *Juliette ou la Clé des Songes*. Leslie Caron et moi-même somme pressentis pour l'interpréter et on tourne des bouts d'essai justement dans les escaliers du square Caulaincourt en bas de chez Manière. Finalement c'est Gérard Philipe et Suzanne Cloutier qui ont eu les rôles principaux, j'ai eu un rôle moins important. Mais je me rappellerai toujours ce jour où ils filmaient la scène finale au même endroit, dans les escaliers. Je venais de rater pour la deuxième fois le concours du Conservatoire (il me manquait une voix!) et je voulais voir Gérard Philipe pour le lui dire. Mais après la scène à laquelle j'avais assisté je ne lui en ai pas parlé, tant j'étais ému. C'est la scène où, désespéré, il descend les escaliers, arrive à une porte sur laquelle est inscrit «Interdit Danger de mort» .... Il ouvre la porte et il y va. Et hop, c'est la grande musique, «il rejoint le pays des gens heureux, des gens sans mémoire...» Cette scène m'a profondément bouleversé. Alors, le concours...

Dans ces mêmes escaliers j'ai tourné en septembre dernier une scène du film *La Robe de Diamant* (en cours de montage) de Nicolas Ribowski. J'y ai aussi un autre souvenir avec

Gérard Philipe. En 1959, il venait de finir *Les Orgueilleux* et il m'appelle pour que l'on déjeune ensemble chez Manière. A la fin du repas on sort, on descend les escaliers de la grande scène de *Juliette ou la Clé des Songes*. Et puis Gérard s'arrête au milieu des escaliers, comme s'il jouait la scène. Il regarde une dernière fois la chambre d'hôtel d'où il était sorti dans le film et se tourne vers moi. De sa poche il tire un petit fer à cheval, très joli: «Tiens, Roland, garde-le, c'est pour toi, pour que tu fasses une grande carrière». Alors on s'est embrassé, on s'est dit au revoir au milieu de ces escaliers. Puis il est remonté, moi je suis descendu. Quelques jours plus tard, j'apprenais sa disparition... Je n'ai jamais su si c'était son porte-bonheur qu'il m'avait offert...

#### Toujours du même côté du trottoir

Après le film *Thérèse Raquin*, j'étais à droite ou à gauche, je n'avais pas vraiment de chez moi. Un jour Carné, qui devait partir pour plusieurs mois en Italie, m'a dit: «Roland, si tu



Roland Lesaffre (à gauche) avec Marcel Carné et Jean Marais en janvier 1994.

veux, prends mon appartement». C'était un grand studio, 55 rue Caulaincourt. Je lui ai répondu: «Quel honneur!», et j'ai habité là deux mois. J'allais tous les soirs dans un cinéma inouï où il y avait toujours la fête: le Studio 28. Puis j'ai habité un numéro plus haut, au 57. C'est en déjeunant chez Manière avec Carné et celle qui deviendra ma femme, Yoko Tani, que je l'ai trouvé. A table je lance: «Oh, on ne trouve pas d'appartement, incroyable comme c'est difficile!». Un homme vient alors nous voir et nous dit: «Moi j'en ai un et je quitte Montmartre». C'était un des plus grands carrossiers de Paris. Il nous paie le café et nous fait visiter son studio de 120 m<sup>2</sup>. C'était dans un état... Il y avait des pneus, des pièces de voitures partout, des bassines d'eau ici ou là, car le toit fuyait... On se regarde avec Yoko: «On prend!». Trois jours plus tard on emménageait, en plantant une tente au milieu de l'appartement. On a tout refait et j'y suis resté trente ans. C'est



Le goût du déguisement: Roland Lesaffre en clochard sur la place du Tertre dans le film de Christian Jaque *La Vie à belles dents*

d'ailleurs là qu'on a tourné la scène de la surbom du film de Carné *Les Tricheurs*. Après, j'ai habité rue du Chevalier de la Barre, avant de revenir rue Caulaincourt. Aujourd'hui je suis rue des Trois Frères. «Trois Frères», le nom me plaît. Mais je continue à aller faire mes courses rue Caulaincourt. J'ai tous mes souvenirs là-bas et puis je connais tout le monde.

#### Le goût des farces

Les commerçants surtout me connaissent bien, je leur ai joué pas mal de tours. J'aimais me déguiser, et comme j'avais la complicité de maquilleurs de cinéma, j'étais méconnaissable!

En facteur, je distribuais des lettres et c'étaient des lettres d'amour. En clochard, certains commerçants qui ne me reconnaissaient pas, m'invectivaient: «Écoutez, maintenant ça suffit, prenez cette bouteille de vin et filez!» Après je revenais, je retirais ma barbouze, ma moustache, ma perruque. Une fois, chez ma pharmacienne, j'étais déguisé en femme, perruque, faux cils, gants et tout. Dans la pharmacie je lui demande: «Comment faut-il faire, je voudrais être enceinte, avoir un petit bébé...» Me prenant pour une folle, elle me répond: «N'importe quoi, n'importe quoi!». Et puis ça durait un quart d'heure, je passais derrière le comptoir, etc... Elle me refoule: «Ah ne continuez pas, madame, je vous mets dehors!» Elle fait semblant d'appeler la police. J'ai alors préféré me dévoiler, elle n'en revenait pas!

Parfois ça m'a tout de même causé quelques ennuis, notamment la fois où je jouais un paysan. Pour les besoins d'un film on avait des vaches, j'en ai pris une pour la journée et l'ai emmenée à travers les escaliers de Montmartre. Les habitants étaient mécontents: elle faisait ses besoins dans la rue et surtout, elle n'arrêtait pas de meugler. Je me suis retrouvé devant le commissaire, mais bon, ça s'est arrangé!

Je me déguisais en cirreur de chaussure et je m'installais en face de chez Joffo, le coiffeur de la place Clichy où allaient tous les acteurs. Là je peux dire que j'ai ciré les pompes de Dary Cowl, Jean Lefèvre, Annie Cordy, Dalida, et bien d'autres!

Propos recueillis par C. Roignant

# Hamid Sadou et la Poste vous sourit

Interprète, conseiller pour les papiers à remplir, on peut trouver Hamid trois jours par semaine à la poste rue de Clignancourt.

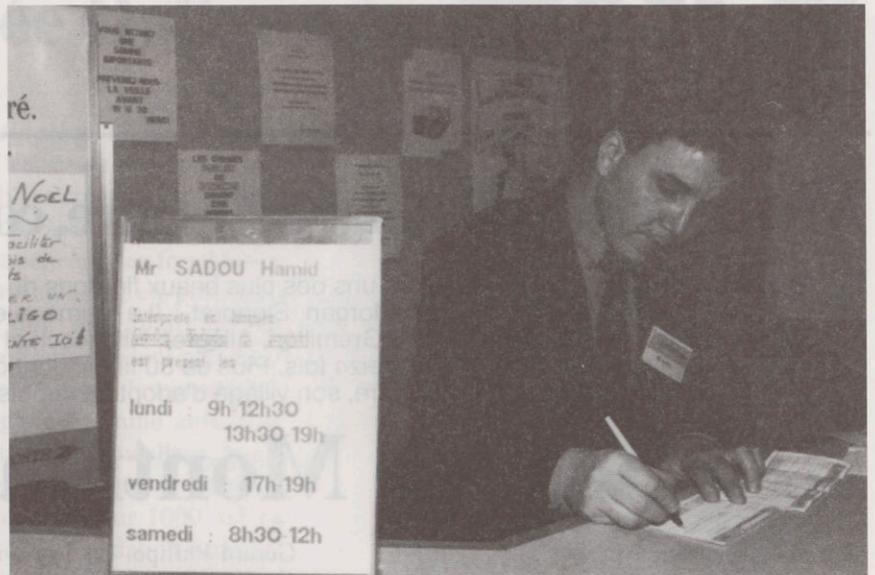
**A** la poste, 70 rue de Clignancourt, un homme s'occupe de vos petits tracas quotidiens, remplit vos mandats internationaux, vous initie aux mystères du pèse-lettres électronique et vous conseille sur tous les services de la poste.

«Interprète arabe, kabyle, anglais» annonce la pancarte. Hamid Sadou, français d'origine kabyle, père de famille et ceinture noire 2ème dan de judo, assume non seulement cette tâche depuis quatre ans mais en plus, il a gagné ici ses galons de conseiller social officieux.

Détaché par ISM (Inter Service Migrants), Hamid, 36 ans, s'est forgé une solide réputation d'homme ouvert et d'infatigable Monsieur bons offices. «Je veux donner une bonne image de la poste, établir une relation de confiance», déclare celui qui, en Algérie, recrutait des délinquants de

villages en quartiers pour en faire des judokas honnêtes. Et, c'est un fait, la confiance est à la base de ses rapports avec ses interlocuteurs. On vient ici se faire

expliquer sa facture EDF, écrire aux Assedic ou plus simplement se faire traduire des adresses. «Il ne s'agit pas de remplir des dossiers mais d'orienter et de conseiller», explique-t-il. Hamid s'interrompt pour ouvrir la porte à une jeune mère encombrée de sa poussette. Au début, c'était surtout des Africains du nord ou des Pakistanais, mais de plus en plus de Français en difficultés ou analphabètes font appel à ses



services, avoue-t-il. La poste reste une priorité et, pour Hamid, c'est un terrain privilégié pour servir les autres, toujours avec une gentillesse remarquée. Certains ne poussent la porte que pour le saluer.

• 70 rue de Clignancourt, lundi 9 h-12h30 et 13h30-19 h, vendredi 17 h-19 h, samedi 9 h-12h.

Bertrand Combaldieu

# Chapeau, Marcelle !

Ancienne modiste, Marcelle, 84 ans aujourd'hui, qui a «chapeauté» Mistinguett et Joséphine Baker, reste coquette

**M**arcelle Grimault habite, escalier C, à quelques pas de la place Clichy, rue Etienne Jodel, depuis cinquante-cinq ans. Née en 1910, juste à côté de la prison de la Roquette, elle a vécu une enfance dont elle garde un souvenir heureux dans un orphelinat franc-maçon au 19 rue de Crimée. Elle traverse le siècle avec malice, et bon pied bon oeil. Elle n'aime pas les conventions: «Ce n'est pas moi qui obligerai les jeunes à me céder leur place dans le bus. Moi, j'ai toute la journée pour me reposer. Eux, ils travaillent !»

Marcelle, elle aussi, a travaillé. Elle est modiste de chapellerie depuis l'âge de 15 ans. C'est sa principale fierté, avec son fils, «un grand chimiste».

«Ça ne m'a pas beaucoup rapporté, mais j'aimais mon métier. J'ai commencé chez Lemonnier, la plus grosse maison : 250 ouvrières. On gagnait 900 F par mois. Un chapeau se vendait 1500 à 2000 F, on en faisait cinq à six dans la semaine, de toutes sortes : cloches de cuir, capelines de dentelle, feutres, des borsalinos, des bérêts, des casquettes.»

Marcelle continue à fabriquer des chapeaux pour ses amies ; elle «manoeuvre» sur une poupée ; des aiguilles, un bout de tissu et «hop ! tu fais un turban».

Ses yeux brillent: «Je suis encore coquette à mon âge. Une modiste pas peignée, on ne la gardait pas.» Marcelle a travaillé dans les plus grandes maisons. Elle a «coiffé» Joséphine Baker: «Un amour, cette femme ! Mais elle bâillait tout le temps comme une carpe.»



Marcelle pouffe de rire, mime presque la Joséphine. Elle se rappelle aussi Mistinguett, «ce grand hareng». «Elle chantait bien, mais alors, quelle radine !» Elle a fait des chapeaux pour les actrices de la Comédie Française. Elle est heureuse d'avoir eu ce métier. Elle s'entendait bien avec ses patronnes, l'une d'elles est devenue son amie. «La dernière, c'était rue Tréaigne, là où il y a maintenant des ateliers de céramique.»

Marcelle a beaucoup de souvenirs : les cinémas du quartier autour de la place Clichy, le Clichy-Palace, l'Artistic, le Gaumont-Palace bien sûr: «Des fois il y avait quatre cents mètres de queue. Les cinémas passaient des attractions à l'entr'acte : j'ai vu Edith Piaf, débutante, dans un petit ciné du quartier. Il y avait, rue de Douai (c'est dans le 9e, de l'autre côté de la frontière), le Tabarin avec des écuylères, nues, superbes. J'y ai travaillé trois semaines comme serveuse, à 18 ans, pour remplacer une copine.»

Marcelle adore le 18e. «C'est pratique pour se déplacer : les bus, le 54, le 80, le 95... mais je vais moins souvent à Montmartre, c'est plein de monde.» Mais elle le quitte souvent. Avec les clubs de voyage, avec des copines, «je suis allée en Bulgarie, en Turquie, en Russie - magnifique, le musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg ! J'irai bientôt en Amérique, cinq jours. Je rêve d'aller en Chine.»

Elle rit : «Je suis un peu patte-en-l'air, j'ai la bougeotte, je prends le premier train qui passe!»

Optimiste, pleine de sourires, elle a connu deux guerres, deux maris, bâti des milliers de chapeaux. «A 84 ans, on ne doit pas mettre un trait sur tout. Il faut encore vivre !» Marcelle rosit de plaisir d'être prise en photo, elle nous a communiqué sa joie de vivre. Quel charme !

Jean-Yves Sparfel

Le 21 août 1941

## Coup de feu au métro Barbès

Sur le quai du métro Barbès-Rochechouart, le 21 août 1941, un officier de l'armée allemande d'occupation, l'aspirant Moser, fut abattu d'un coup de revolver tiré à bout portant par un jeune homme de 23 ans. Celui-ci, Pierre Georges, n'agissait pas seul. Près de lui se tenait Gilbert Brustlein, armé lui aussi d'un revolver. Au bout du quai, il y avait Albert Gueusquin, dit «Bob», et en haut de l'escalier Fernand Zalnikov, chargés d'aider la fuite de leurs copains.

Sitôt après le coup de feu, Pierre Georges s'élança dans l'escalier de sortie, le doigt tendu en avant, criant «Arrêtez-le!» comme s'il désignait devant lui un fuyard imaginaire. Il put, ainsi que Brustlein, s'enfuir sans être arrêté malgré la présence d'autres soldats allemands. Toujours courant, ils s'engouffrèrent dans la rue Bervic et ne reprirent souffle qu'au pied des jardins de Montmartre. Brustlein, le seul des quatre qui survécut à la guerre, raconte que Pierre Georges lui dit : «On a intérêt à savoir courir quand on fait de l'action clandestine».

Pierre Georges, qui à cette époque se faisait appeler «Frédo», devait devenir un des chefs les plus célèbres de la Résistance armée en France sous le nom de «colonel Fabien».

## Un attentat parfaitement réfléchi

Très jeune, à 17 ans, il avait combattu en Espagne dans les Brigades internationales. En 1939, il avait pris la direction des Jeunesses communistes dans la région parisienne. Fin 1940 il est chargé de réorganiser les jeunes communistes à Lyon. Au printemps 1941, il revient à Paris pour y créer des groupes clandestins combattants. C'est donc, malgré son jeune âge, un dirigeant politique déjà expérimenté. Le coup de feu du métro Barbès n'est pas un acte irréfléchi, fruit de l'inspiration du moment. C'est la première fois qu'un officier allemand des troupes d'occupation est tué en plein jour, ouvertement. Cet acte aura un grand retentissement et Pierre Georges le sait.

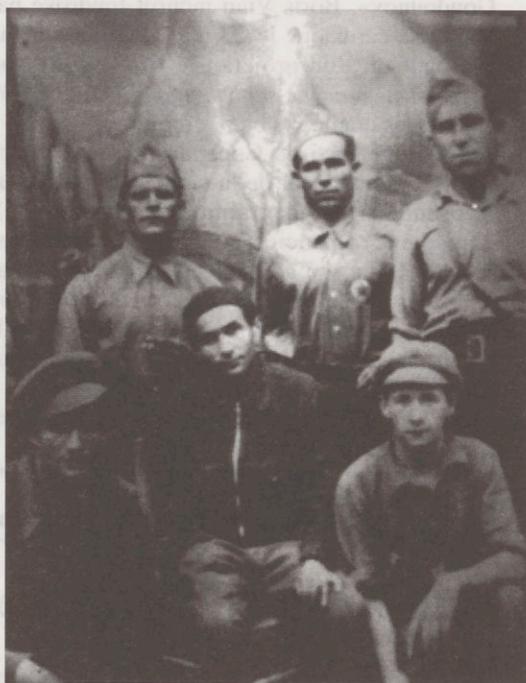
L'été 1941, c'est une période où dans la France occupée la répression s'aggrave considérablement, contre les Juifs, contre les opposants. C'est aussi le moment où les communistes français décident (nous verrons plus loin pourquoi) de durcir leur action, en multipliant les manifestations et en commençant la lutte armée.

Le 13 août, deux manifestations : l'une à Saint-Lazare, de nombreux manifestants sont arrêtés, cinq seront fusillés ; l'autre à la porte Saint-Martin, l'armée allemande tire pour disperser les manifestants qui ripostent par des jets de boulons, deux manifestants pris seront fusillés le 19 août ; parmi eux Samuel Tyszelman, dit «Titi», ami de Pierre Georges.

Le 13 août également, vers minuit, un soldat allemand qui vient de rattrapper chez elle une belle, est poignardé près de la porte d'Orléans ; l'auteur de l'attentat est Gilbert Brustlein. Les jours suivants, le groupe commandé par celui-ci attaque et incendie à Vitry une usine qui travaille pour l'armée allemande, et sabote une voie ferrée à Nogent-sur-Marne au passage d'un train de munitions.



Sur le quai du métro Barbès-Rochechouart, à l'endroit même où eut lieu l'attentat de 1941, une vitrine évoque la personnalité du colonel Fabien et l'histoire de la Résistance.



Au premier plan à droite, Pierre Georges (le futur «Fabien») à 17 ans en Espagne avec un groupe des Brigades internationales.

Le 17 août, rue Myrha, dans le 18e, où se tient un petit marché, des manifestants envahissent la chaussée et déploient des banderoles. Ils défilent jusqu'au boulevard Rochechouart où ils se dispersent avant l'arrivée de la police.

Le 20 août, la police française effectue une rafle dans le 11e arrondissement ; 4.500 personnes, essentiellement des Juifs, sont arrêtées et expédiées au camp de Drancy d'où la plupart seront déportées en Allemagne.

Le 21 août, c'est l'attentat du métro Barbès. La presse de la collaboration se déchaîne contre «ce lâche attentat terroriste». Le 23 août, Pétain crée les «sections spéciales» des tribunaux pour juger les communistes, les «terroristes» et les saboteurs ; les possibilités de se défendre sont supprimées pour les personnes déférées devant

cette parodie de justice. Le 24 août, huit otages sont fusillés, trois le 28 août, douze le 20 septembre, trois guillotins le 28 septembre. Cela n'empêche pas d'autres attentats contre des soldats allemands. Le 22 octobre, vingt-sept otages sont fusillés à Châteaubriant en représailles du meurtre d'un officier allemand à Nantes ; le plus jeune, Guy Môquet, a 17 ans.

## Après débat au sein de la Résistance

Pour bien comprendre la portée de l'attentat du métro Barbès et cet enchaînement d'événements, il faut les situer dans le contexte historique d'ensemble et revenir un peu en arrière.

De 1936 à 1939, le parti communiste français a préconisé la mobilisation contre l'Allemagne nazie et critiqué les accommodements que, par peur de la guerre, les gouvernements français et anglais ont conclus avec Hitler. Mais le 23 août 1939 Hitler et Staline concluent le «pacte germano-soviétique» ; le PCF, docile aux consignes transmises depuis Moscou par l'Internationale communiste, met une sourdine à ses attaques anti-allemandes. Le 1er septembre 1939, Hitler envahit la Pologne ; le 3 septembre, la France et l'Angleterre lui déclarent la guerre. Le PCF critique «la guerre impérialiste» ; le 26 septembre, le gouvernement Daladier le met hors la loi. De nombreux communistes sont arrêtés (parmi lesquels le jeune Pierre Georges qui s'évadera six mois plus tard en sautant d'un train).

Après l'effondrement de l'armée française, l'arrivée de Pétain au pouvoir et l'armistice, le PCF essaie de négocier son retour dans la légalité. En vain. Il s'oriente alors vers une certaine forme de résistance, mais au début essentiellement sur le terrain social (grèves, manifestations contre la vie chère...). Mais en juin 1941, Hitler, rompant le pacte germano-soviétique, attaque l'URSS ; le PCF se lance alors clairement dans la résistance armée, et sans s'embarasser de nuances.

C'est dans ce contexte que se situe l'attentat



du métro Barbès. A l'intérieur de la Résistance elle-même, cet acte est âprement discuté. Le journal clandestin *Défense de la France* écrit: «Les attentats ne contribuent pas au salut du pays... Dix otages pour un Allemand, c'est trop». Un dirigeant d'un des principaux réseaux gaullistes, Rémy, stigmatise cet «assassinat dans le dos». De Gaulle lui-même, en octobre 1941, demande de «ne pas tuer ouvertement d'Allemands» car «il est trop facile à l'ennemi de riposter par le massacre...»

Ce débat au sein de la Résistance durera jusqu'à la fin de 1942. Il oppose schématiquement d'un côté les gaullistes et ceux qui leur sont liés, de l'autre les communistes. Ces deux grandes composantes de la Résistance agissent, à cette époque, de façon tout à fait séparée.

Les gaullistes, qui tablent surtout sur une victoire militaire des alliés, assignent à la Résistance intérieure un rôle principalement de propagande et de renseignement et considèrent les attentats comme nuisibles parce que dangereux et inutiles. Les communistes, eux, expliquent que même si l'efficacité militaire immédiate de ces attentats est très faible, ils créent dans l'armée allemande un sentiment d'insécurité utile à long terme. Par ailleurs, les communistes acceptent sciemment le risque de représailles des autorités allemandes et de Vichy : cet engrenage de la répression, pensent-ils, durcira l'antagonisme entre la population française et l'occupant nazi. Enfin, ils veulent disposer de leurs propres groupes armés pour pouvoir peser sur la situation lorsque, dans un avenir imprévisible, l'occupation allemande prendra fin.

C'est seulement à la fin de 1942 que, en raison notamment du renforcement des maquis, les divers mouvements de résistance, communistes compris, accepteront de se coordonner.

### Les années mouvementées du colonel Fabien

Et Pierre Georges, que deviendra-t-il ? En mars 1942, à Paris, il échappe de justesse à une arrestation. Envoyé dans le Doubs, il y crée, sous le nom de «capitaine Henri», un groupe de francs-tireurs : sabotages de voies ferrées, de pylones électriques, d'une écluse, attaque à Besançon d'un hôtel occupé par l'armée allemande, d'un train de permissionnaires allemands, d'une librairie allemande, du siège d'un mouvement pro-nazi, etc... Une nouvelle fois, il manque d'être arrêté. Blessé au visage, il s'enfuit en plongeant dans les eaux glacées du Doubs.

Il revient à Paris. Arrêté au métro République, il est torturé, livré à la Gestapo, enfermé au fort de Romainville d'où il s'évade en perçant un mur. Sous le nom de «commandant Patrie», il devient responsable des Francs-Tireurs et Partisans pour la Lorraine et la Franche-Comté. Il échappe à une arrestation à Nancy fin 1943 en jetant une grenade sur les policiers. Envoyé en Loir-et-Cher, puis dans le Nord, puis en Bretagne, le voici de nouveau à Paris en juin 44 où, sous le nom de «colonel Fabien», il participe à la préparation de l'insurrection. Lorsque Paris est libéré, le groupe de 150 combattants qu'il dirige (et au sein duquel on compte pas mal de Montmartrois) est intégré tel quel à l'armée De Lattre. Il participe ainsi à la campagne d'Alsace puis d'Allemagne, jusqu'au jour de mars 1945 où il saute sur une mine.

Noël Monier

Noël Monier



La rue Boris Vian s'achève sur ces escaliers débouchant rue de la Charbonnière

## LES RUES DU 18e

# Rue Boris Vian

C'est à Saint-Germain-des-Prés qu'il jouait de la «trompette» dans les caves à jazz de l'après-guerre mais c'est dans le 18e qu'il a sa rue, Boris Vian, une petite rue percée en 1992 et 1993 à la Goutte d'Or, entre Polonceau et Charbonnière, démarrant en escalier le long du centre sportif.

Né à Ville d'Avray, prénommé Boris parce que sa mère aimait l'opéra «Boris Goudounov», Boris Vian mourut foudroyé par une crise cardiaque le 23 juin 1959 au cinéma Marbeuf où l'on projetait le film tiré de son livre *J'irai cracher sur vos tombes*. Il avait 39 ans... mais quelle vie bien remplie!

Ingénieur sorti de Centrale, il préféra être musicien, animateur de la revue *Jazz Hot* (sous le pseudonyme anagramme de Bison Ravi), comédien, romancier et auteur de chansons, plus de 400 à son actif, chantées par lui ou par d'autres : Mouloudji pour *Le Déserteur*, Salvador pour *Le Blues du dentiste*, Magali Noël pour *Johnny fais-moi mal*, Montand pour *Bilbao Song*, Higelin pour *L'Ame slave*...

Boris Vian, c'est aussi des pièces de théâtre et

une dizaine de livres, romans ou nouvelles: *L'Écume des jours*, *L'Automne à Pékin*, *L'Arrache coeur*, *L'Herbe rouge*, *Vercoquin et le Plancton*, *Les Fourmis*... Des livres doux-amers, méchants pour les méchants et tendres pour les enfants qui s'aiment, remplis de musique jazzy, jouant sur le surréalisme des situations, pleins d'inventions, de formules et de jeux sur les mots.

Ami de Juliette Greco qu'il côtoyait au «Tabou», de Raymond Queneau et de Duke Ellington, Boris Vian l'impertinent, le non conformiste, se vit interdire par arrêté ministériel en 1949 son *J'irai cracher sur vos tombes* pour pornographie.

Au début des années 70, des parents d'élèves protestèrent parce qu'un enseignant avait osé faire lire le tendre et merveilleux *Arrache coeur* à ses lycéens! Maintenant Boris Vian est au programme littéraire des collèges et il existe jusqu'à seize thèses universitaires de doctorat sur son oeuvre.

Marie-Pierre Larrivé

## L'affaire Cauterpe : une «algue tueuse» rue des Fillettes

Une «algue tueuse» prolifère rue des Fillettes. La *Cauterpa taxifolia* a envahi le Centre d'animation Hébert, et l'affaire Cauterpe, qui a démarré en janvier, va y défrayer la chronique jusqu'en juillet : sous l'égide de la *Fondation NHHH* (Fondation Ushuaia), une quinzaine de jeunes de 13 à 18 ans se réunissent en «club de découverte» au Centre, un mercredi sur trois, pour six séances de deux heures d'étude de la vie et des moeurs de cette algue apparue en 1984 en Méditerranée (on dit qu'elle provient d'un aquarium vidangé intempestivement au Musée océanographique de Monaco) et qui depuis envahit l'écosystème et ne cesse de s'étaler.

Est-ce une calamité totale ? Son «découvreur», Alexandre Meinesz, professeur à l'université de Nice, le pense. Est-ce au contraire une auxiliaire d'un renouveau de la flore mourant déjà de la pollution ? François Doumenge, directeur du Musée océanographique de Monaco, le dit. Ces deux scientifiques vont intervenir, avec d'autres, dans le

débat engagé avec les jeunes du Club Découverte du Centre Hébert. But de l'opération : leur faire découvrir la fragilité de l'environnement et la responsabilité de l'homme pour le détruire ou le protéger, et les amener à tirer leurs propres conclusions.

Du 25 janvier au 14 juin, sept autres mercredis en alternance, ces jeunes du 18e se transportent à la piscine d'Auteuil pour des cours de plongée. En juillet, ils iront passer une semaine à Antibes pour découvrir *de visu et in situ* l'algue tueuse, la Cauterpe, dans son environnement : dix plongées dont une ou deux de nuit. Ils visiteront également le Musée de Monaco et le laboratoire du professeur Meinesz.

Vous êtes intéressé(e) ? Peut-être reste-t-il encore des places dans le groupe... ou alors on peut s'inscrire pour une autre aventure au Club Découverte Hébert. Allez voir 12, rue des Fillettes. (Garçonnetts bienvenus eux aussi.)

M.P.L.

## L'Amérique du Sud au théâtre Espace Acteur

Tout février au théâtre Espace Acteur sera consacré à l'Amérique du Sud, essentiellement l'Argentine, autour d'une pièce d'un tragico-comique délirant, *La Fourmi argentine*, de M.S. de Chico, et d'un spectacle de danse, *Deseo ou Les avatars du tango*, qui se succéderont sur scène les jeudis, vendredis, samedis, *la Fourmi* à 19 h 30, *le Tango* à 21 h, ainsi que le dimanche après-midi (16 h et 17 h 30). Les mardis et mercredis, *soirées thématiques* au programme très varié, toujours autour de l'Amérique du Sud, de la fourmi et du tango.

Par exemple, la soirée du mardi 7 sera consacrée au grand écrivain argentin Cortazar et à son univers fantastique, avec lectures de ses textes et une pièce de théâtre. Celle du 8, autour d'un «invité spécial», l'écrivain René de Obaldia, verra se succéder un film, de la musique contemporaine, trois petites pièces de théâtre. Le mardi 14, les invités seront le très bon pianiste de jazz François Tusques et la chanteuse Isabel Juanpera, il y aura des lectures (notamment de Borges), du théâtre, de la guitare. Le 21 février sera consacré à «Tango et

cinéma». Etc... Le hall du théâtre exposera des oeuvres réalisées par quatre artistes.

• *Espace Acteur*, 14 bis rue Ste Isaure, 42.62.35.00. (Métro Jules Joffrin)

## Le ciné-club de la Halle St Pierre, c'est fini

La nouvelle direction de la Halle Saint Pierre, nommée à la fin de l'automne dernier pour faire face à de sérieuses difficultés de gestion, «resserre les boulons» et supprime les activités jugées trop coûteuses au regard de leur fréquentation. Principale victime pour le moment : le ciné-club «adultes», qui passait trois ou quatre fois par mois des films de qualité, mais hélas devant un public extrêmement restreint. Plutôt que d'engager une campagne en direction du public pour faire connaître ce ciné-club et y attirer des spectateurs, la direction, ne croyant pas possible une relance suffisante, a préféré arrêter les frais. Dommage. Le ciné-club «enfants», lui, continue.

En revanche, elle se dit décidée à développer les soirées littéraires et poétiques autour d'un auteur.

Renseignements : Halle St Pierre, 2 rue Ronsard, 42.58.72.89.

## DEMANDEZ LE PROGRAMME

### CINEMAS

- **Studio 28**, 10 rue Tholozé : programmes au 46.06.36.07.
- **Pathé Wepler**, 8 salles, 140 bd de Clichy et 8 av. de Clichy : programmes au 36.68.20.22.

### THEATRES

- **L'Atelier**, place Charles Dullin (46.06.49.24) : *Meurtre dans la cathédrale*, de T.S. Eliot, avec Laurent Terzieff.
- **L'Atalante**, 10 pl. Ch.Dullin (46.06.11.90) : jusqu'au 12 fév., *Le Tableau*, de Viktor Slavine, par la Comédie de Béthune.
- **Dix-Huit Théâtre**, 16 rue Georgette Agutte (42.26.47.47) : jusqu'au 19 février, *L'heureux stratagème*, de Marivaux.
- **Espace Acteur**, 14 bis rue Ste Isaure (42.62.35.00) : du 1 au 26 février, *L'Amérique du Sud à Paris* (voir page xx).
- **Jardin d'Hiver**, 94 bd de Clichy (42.55.74.40) : jusqu'au 16 février, *Celle-là*, de Daniel Danis.
- **Le Lavoir moderne Procréart**, 35 rue Léon (42.52.44.94) : jusqu'au 17 février, *Vous qui habitez le temps*, de Valère Novarina.
- **Montmartre-Galabru**, 4 rue de l'Armée d'Orient (42.23.15.85) : 1 au 19 fév., Pierrette Dupoyet dans *Dreyfus, l'affaire*. 7-12 fév., Meredith dans *Inédit Piaf*. 21 fév.-31 mars, *Panique sur un lavabo*. 22 fév.-30 avril, *Au bon maquis* de Daisys Watozo (pièce d'un auteur de Côte d'Ivoire jouée par des Africains). 21 fév.-1er avril, Monique Ledesma dans *Comment savoir si un orgasme est cancérigène*.
- **Le Tremplin**, 39 rue des Trois Frères (42.54.91.00) : *Coupable d'innocence* d'après Jacques Lansberg, et *Square X* de Michel Le Bihan.
- **Le Trianon**, 80 bd Rochechouart (42.52.21.25)

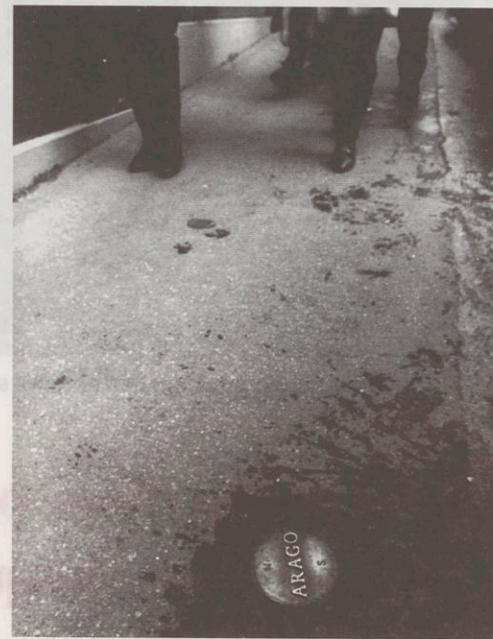
: 7 fév.-7 mai, *Carnaval au Brésil*, opérette de Francis Lopez.

- **Halle St Pierre**, 2 rue Ronsard (42.58.72.89) : jusqu'au 12 fév., *Poucette*, d'Andersen (spectacle pour enfants). Soirées littéraires les 15 et 16 fév.

### MUSIQUE

- **La Cigale**, 124 bd Rochechouart (42.23.15.15) : 6 fév, The Cranberries. 8 au 10 fév, les Négresses Vertes. 14 fév, Gabriel Yacoub.
- **Le Divan du Monde**, 75 rue des Martyrs (42.55.48.50) : 5 fév, Black Sugar. 7 fév, Dominic Sonic. 8 fév, Mike Scott. 9-10-11 fév, festival de la chanson française. 13 fév, Heather Nova. 15-16 fév, Carnaval italien, les Fratelli Mancuso, Silvia Malaguginy. 17 fév, Noéfix & Lagwagon. 20 fév, soirée Bandido. 22 fév, Prélude à Rock Majeur, pour la lutte contre le sida. 23 fév, Mondo Grosso. 27 fév, Turmoil. (Sous réserve de changements de dernière heure.)
- **Elysée-Montmartre**, 72 bd Rochechouart (programmes 44.92.45.49, réservations 42.31.31.31) : 11 fév, Israël Vibrations. 16 fév, Urban Species. 18 fév, Aswad (et bal de 23 h à l'aube). 20 fév, Queensryche.
- **Les Blues Heures**, 97 bis rue Championnet (42.62.21.47) : 6 fév, La Grande Sophie (kitchen music). 9 fév, Pascal Dubroca et les Vierges Noires (swing-rock). 10 fév, Maximum Kouette (raggamuffin). 11 fév, Jemet Soul (rhythm'n blues). 15 fév, Castafiore Bazooka (accordeones vocales). 16 fév, Morgand Despert (rock glamour). 17 fév, Paris Boulevard (rock cajun). 18 fév, Les Emetteurs (rock'n blues). 24 fév, les Voleurs de Poules (swing, java, blues). 25 fév, Vern (rock'n blues).

## Des médaillons pour la traversée nord-sud de Paris



Noël Monnier

On peut voir depuis quelques semaines, en plusieurs points du 18<sup>e</sup> arrondissement, de petits médaillons en bronze de 12 cm de diamètre, incrustés dans le sol, portant le nom d'Arago et l'indication du Nord et du Sud. Si l'on suit à pied la ligne imaginaire qui relie ces médaillons, on se trouve sur une direction Nord-Sud parfaite, celle du méridien de Paris. Cette ligne se poursuit d'ailleurs au-delà du 18<sup>e</sup>, dans les 9<sup>e</sup>, 1<sup>er</sup>, 6<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> arrondissements. On peut ainsi, de médaillon en médaillon, traverser tout Paris selon le méridien.

C'est l'artiste hollandais Jan Dibbets qui a réalisé cette ligne de médaillons. Cette initiative a quelque chose à voir avec un bicentenaire que l'on célèbre cette année : celui du système métrique. C'est en effet en 1795 que la Convention créa en France ce système décimal de mesures qui allait être adopté par la plupart des pays du monde et devenir, en 1960, la base du système international d'unités adopté par les Nations Unies. Or le système métrique, lorsque la Convention le vota, se fondait sur les premières mesures effectuées sur le méridien de Paris ; le mètre était défini comme «la dix millionième partie du quart du méridien terrestre».

En 1795, lorsque fut créé le système métrique, l'astronome et mathématicien Arago n'avait que 9 ans, mais c'est lui qui, par la suite, devait être chargé de vérifier les mesures du méridien de Paris, notamment en poursuivant les observations de géodésie jusqu'aux îles Baléares. (Arago, ardent républicain, devait également jouer un rôle politique pendant la révolution de 1848...)

• **Localisation des médaillons dans le 18<sup>e</sup> arrondissement** : devant le 18, av. de la Porte Montmartre ; angle de la rue René Binet et de l'av. de la Porte Montmartre ; devant le 45/47 av. Junot ; 15 rue S. Dereure ; dans une cour du 1 av. Junot ; 79 rue Lepic ; sur le terre-plein central du bd de Clichy à la hauteur du 21. La Mairie a édité un dépliant donnant la liste complète des médaillons installés par Jan Dibbets.



Caroline Abitbol

Un décor conçu pour que les enfants s'y sentent chez eux

## Un salon de coiffure pour les bébés et les grands... jusqu'à 14 ans

Comme toutes les bonnes idées, il suffisait d'y penser. Coup'Kid est un salon de coiffure réservé aux enfants, conciliant coupe de cheveux des friponnets et plaisir de jouer.

L'ambiance est colorée, on pourrait se croire dans une salle de jeu. Un coin pour les plus petits, des consoles de jeux vidéo pour les plus grands, des dessins animés... et pour ajouter au côté ludique, les bacs à shampoing sont en forme de voitures de rallye. Les petites têtes s'élancent dans la course : «Vroum! Vroum !», fait la petite Elodie, 5 ans, crispée sur son volant. Elle oublie la présence de la coiffeuse shampooinant ses jolis cheveux blonds.

Sandrine Genet, fille de coiffeuse et coiffeuse elle-même, voulait rompre avec le train-train quotidien des salons. Elle avait une expérience d'animatrice d'activités pour jeunes enfants. «Or il existe chez beaucoup de petits, nous explique-t-elle, une véritable peur du coiffeur. Les grands fauteuils, les instruments bizarres, constituent pour eux un univers effrayant, un peu, toutes proportions gardées, comme chez le dentiste. Même les parents sont parfois angoissés. Ils projettent. J'ai vu des enfants se rouler par terre, crier. Mais ici on les écoute, on les rassure, et l'environnement est conçu pour être à leur mesure. Une fois qu'ils sont pris dans l'ambiance de jeu de mon salon, ils ont même du mal à repartir.»

Coup'Kid s'efforce aussi de varier les techniques de coupe selon la texture des cheveux, afin de

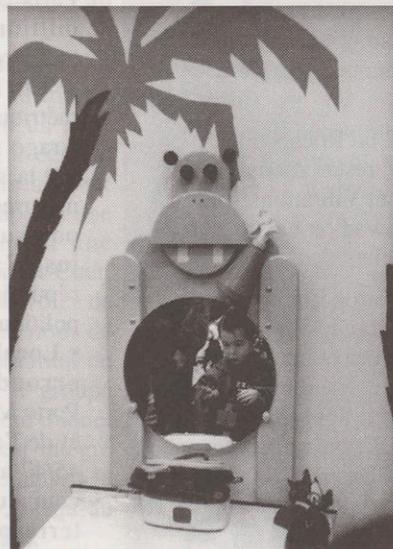
soulager au plus vite les enfants qui craignent le coiffeur.

«La grande majorité de ma clientèle est du quartier, indique Sandrine, mais certains viennent de banlieue.»

Les plus jeunes usagers de ce salon hors du commun ont entre 5 et 12 mois. A partir de 8 ans on y vient entre copains. Ainsi Mathieu, 11 ans : «Je viens en sortant de l'école, c'est moi qui prends les rendez-vous !» Souvent les grands frères, adolescents, accompagnent les petits. Mais pour les papas, les mamans désireux de se faire raccourcir les mèches, n'insistez pas : à Coup'Kid, Sandrine ne coiffe pas au delà de 14 ans.

François Florès

• Coup'Kid, 18 rue Ramey, tél. 42.55.33.88. De 50 à 110 francs selon l'âge et la coupe. Fermé dimanche et lundi.



EXPRESSION  
PRESSE



EPE

EDITION

CONCOIT  
EDITE  
TOUS  
VOS  
DOCUMENTS

RC 392 514 188

69.31.38.00